

Libretto

ROBERT GRAVES

ADIEU
À TOUT CELA

récit

Traduit de l'anglais et postfacé par
ROBERT PÉPIN

Libretto

Titre original:
Goodbye to All That

© Robert Graves, éditions Stock, Paris, 1929, 1957.
Édition révisée avec un prologue et un épilogue, Cassel, 1957.

© Éditions Autrement, Paris, 1998.

ISBN: 978-2-36914-416-8

Robert Graves (1895-1985) est un poète et romancier britannique. Blessé sur le front lors de la Première Guerre mondiale, il vécut la majeure partie de sa vie sur l'île de Majorque. Spécialiste des mythes et de l'Antiquité, il a connu le succès avec sa trilogie romanesque sur l'Empire romain, *Moi, Claude, empereur*, et son récit *Les Mythes grecs*.

PROLOGUE

Il y a vingt ans¹ que j'ai écrit et en partie dicté cet ouvrage : j'étais alors en proie à une crise domestique complexe qui ne me laissa guère de temps pour le réviser. J'y faisais état de mon amertume au moment de quitter l'Angleterre où j'avais, peu de temps auparavant, bravé bon nombre de convenances, où je m'étais brouillé avec la plupart de mes amis qui, de leur côté, m'avaient renié ; où j'étais « cuisiné » par une police qui me soupçonnait de tentative de meurtre ; où j'avais enfin cessé de me soucier de ce que l'on pouvait penser de moi.

Aujourd'hui que je relis *Goodbye to All That*² pour la première fois depuis 1929, je me demande comment mes éditeurs évitèrent le procès en diffamation.

Les crises domestiques coûtent toujours cher : mais en Grande-Bretagne et aux États-Unis (où pourtant la dépression commençait à sévir), le livre se vendit assez pour régler mes dettes et me laisser libre de vivre à Majorque et d'écrire sans que trop vite, j'eusse à me préoccuper de l'avenir immédiat. Le titre en devint locution proverbiale et fut mon unique contribution au *Dictionnaire des citations familières* de Bartlett.

1. Robert Graves rédigea ce prologue en 1957 (N.d.É.).

2. Adieu à tout cela (N.d.T.). (Sauf mention spéciale, toutes les notes sont du traducteur.)

Bon nombre de modifications ont été apportées au texte : suppression de nombreuses « tartines » fastidieuses ou sottes. J'ai en outre repris quelques anecdotes que j'avais passées sous silence, remplacé le chapitre sur T. E. Lawrence par un autre plus substantiel écrit cinq ans plus tard, corrigé quelques erreurs de faits et de façon générale poli ma prose plutôt rugueuse. Quelques noms propres ont enfin été restitués lorsque leur déguisement premier ne fut plus nécessaire.

Si, après toutes ces années, certains fragments restent offensants, j'espère en être pardonné.

Déjà, Majorque, Espagne, 1957.

R. GRAVES

Je suis prêt à me soumettre aux lois du récit autobiographique. Pour vous le prouver, je vais sans plus tarder vous relater mes deux premiers souvenirs. Le premier est d'avoir été, en signe de loyauté à la Couronne, tenu à bout de bras devant une fenêtre pour assister au défilé de wagons et de chars décorés des noces de diamant de la reine Victoria en 1897 – ceci se passait à Wimbledon où je naquis le 24 juillet 1895. Le second est d'avoir, avec une manière de terreur mêlée d'accablement, contemplé d'un œil fixe une armoire qui se trouvait dans la pièce des enfants, laissée ouverte par inadvertance, et qui était bourrée jusqu'en haut de volumes in-octavo de Shakespeare. Mon père avait en effet fondé un cercle d'études shakespeariennes. Je n'appris que beaucoup plus tard qu'il s'agissait bien là de l'armoire aux Shakespeare. Il semble pourtant que, d'instinct, j'éprouvais déjà une vive répulsion contre les activités de salon. À ma façon d'ailleurs, je connaissais sur toutes les coutures tous les visiteurs de marque qui venaient à la maison : que ce soit Sir Sidney Lee et son érudition shakespearienne, Lord Ashbourne, ses bravades de « l'Irlande aux Irlandais » et son kilt safran – il n'était pas encore pair – ou Mr Eustace Miles qui était végétarien, champion d'Angleterre de longue paume et transportait sur lui des échantillons de noix exotiques.

Je ne me faisais guère plus d'illusions sur Algernon Charles

Swinburne : il ne pouvait s'empêcher d'arrêter ma voiture d'enfant dès qu'il la voyait sur la promenade des Nurses, en bordure du Common de Wimbledon, de me tapoter la tête et de m'embrasser. C'était un stoppeur de landaus, un tapoteur et un embrasseur invétéré. La promenade des Nurses parlait des « pins » de Putney où il habitait avec Watts-Dunton pour aboutir au café de la Rose et de la Couronne où il allait prendre sa pinte de bière quotidienne. Watts-Dunton lui allouait deux pennies à cet effet et pas un de plus. J'ignorais que Swinburne fut poète, mais n'ignorais pas que ce fut un danger public. À propos ! alors qu'il était encore un tout jeune homme, ce même Swinburne avait rendu visite à Walter Savage Landor pour lui demander sa bénédiction de poète : on la lui accorda. Landor enfant avait, lui aussi, eu l'honneur de se faire tapoter le crâne par le Dr Samuel Johnson. Quant à Johnson enfant, on l'amena à Londres pour que la reine Anne le touche contre les écrouelles, le mal des rois. La reine Anne dans son jeune âge...

J'ai parlé plus haut du cercle de lectures shakespeariennes. Il exista des années durant et, lorsque j'eus seize ans, la curiosité me poussa enfin à assister à l'une de ces réunions. Je me souviens de la hargne avec laquelle ma mère qui n'avait absolument rien d'une mégère lisait le rôle de Catherine dans *La Mégère apprivoisée* et donnait la réplique à mon aimable Petruchio de père. Mr et Mrs Maurice Hill étaient deux des membres les plus populaires du cercle. Cette réunion se déroulait bien des années avant qu'ils ne deviennent Mr le juge Hill et Lady Hill et que, pour ma part, je ne me lance dans la lecture de *La Mégère*. Je me souviens des verres de citronnade, des sandwiches au concombre, des *petits-fours*¹, des bibelots du salon, des chrysanthèmes dans les coupes et du demi-cercle de fauteuils autour du feu. La douce voix de

1. En français dans le texte.

Maurice Hill en Hortensio admonestait mon père : « Passez votre chemin, vous avez apprivoisé une infernale mégère. » Et, sous les traits de Lucio, je terminai le spectacle sur un : « Il me surprend, avec votre permission, de la voir ainsi apprivoisée. » Il me faudra un jour l'aller entendre réciter son rôle de juge au tribunal des divorces : ses admonestations sont devenues célèbres.

Après ces « premiers souvenirs », je devrais peut-être vous faire une description de moi-même telle qu'on en trouve dans les passeports et laisser les rubriques se remplir d'elles-mêmes. Date de naissance... Lieu de naissance... C'est déjà fait. Profession... Mon passeport me déclare « professeur de faculté ». Ce me fut très utile en 1926, date à laquelle je rédigeai ma première demande de passeport. Mon intention première était de me classer « écrivain », mais le mot fait souvent éprouver à ces messieurs de l'état civil des sentiments complexes. « Professeur de faculté » ne suscite en eux qu'une seule réaction : un mortel respect. On ne saurait poser la moindre question. Le titre de capitaine (pensionné de guerre) provoque de semblables effets.

On me donne une taille de six pieds deux pouces, des yeux gris et des cheveux noirs. À l'adjectif « noir », il conviendrait d'ajouter « épais » et « bouclés ». À l'encontre de la vérité, on ne m'a pas doté de signes particuliers. D'abord, j'ai un grand nez qui jadis fut aquilin et que je cassai à Charterhouse en jouant bêtement au rugby avec des footballeurs. (Au cours de cette même partie, je brisai à mon tour celui d'un autre joueur.) Ce qui eut pour effet de lui ôter sa solidité. Quant à la boxe, elle acheva de le démanteler. Pour finir, un chirurgien malhabile l'opéra, et aujourd'hui mon nez ne sert plus à séparer verticalement les moitiés droite et gauche de mon visage qui sont naturellement dissymétriques (mes yeux, mes sourcils et mes oreilles sont notablement tordus, et mes pommettes, qui sont plutôt haut placées, ne sont pas sur la

même ligne). Ma bouche est qualifiée de « pleine » et mon sourire de « pincé » : à treize ans, je me cassai deux dents de devant, ce que je m'efforçai par la suite de dissimuler au mieux. Je devins assez susceptible là-dessus. J'ai de grands pieds et de grandes mains. Je pèse environ soixante-quinze kilos. Mais le plus comique est que j'ai un bassin dont l'articulation est si souple que je puis m'asseoir sur une table et en user comme d'un tambour, à la manière des sœurs Fox. Une de mes épaules est nettement plus basse que l'autre du fait d'une lésion pulmonaire. Je ne porte pas de montre car j'en aimante aussitôt le ressort principal. Pendant la guerre un ordre voulut que tous les officiers en aient une et que tous les mettent à la même heure une fois par jour. Je dus en acheter au rythme de deux par mois. Médicalement, j'ai une saine constitution.

Mon passeport me confère la nationalité de « citoyen britannique ». Je pourrais ici parodier Marc Aurèle qui commence son « livre d'or » en énumérant les différents ancêtres et parents auxquels il est redevable de ses vertus de digne empereur des Romains : j'expliquerais pourquoi je ne suis ni empereur des Romains ni même, sauf en de rares circonstances, gentleman anglais. La famille du père de ma mère, les von Ranke, se compose de pasteurs campagnards saxons d'une noblesse assez récente. Ce fut Leopold von Ranke, le premier historien moderne, mon grand-oncle, qui introduisit le « von ». Je lui dois quelque chose. Ce fut lui qui écrivit ces lignes, au grand scandale de ses contemporains : « Je suis historien avant d'être chrétien ; mon objet est tout simplement de découvrir comment les choses se sont véritablement déroulées. » Et il eut sur Michelet, l'historien français, le jugement suivant : « Le style de cet homme et la façon dont il écrivait l'histoire ne lui permettaient pas de dire la vérité. » Que Thomas Carlyle l'ait par dénigrement qualifié de « sec comme cendre » ne lui retire rien à mes yeux. C'est à Heinrich von Ranke, mon grand-père,

que je dois ma taille embarrassante, mon endurance, mon énergie, mon esprit de sérieux et mes cheveux épais. Pendant sa jeunesse il fut un révolté, un athée même. Étudiant en médecine dans une université prussienne, il prit part aux troubles politiques de 1848. Les étudiants avaient manifesté en faveur de Karl Marx que l'on accusait de haute trahison : tous durent quitter le pays, Marx y compris. Mon grand-père vint à Londres où il termina ses études de médecine. En 1854, il partit pour la Crimée et servit dans l'armée britannique comme chirurgien. Sur cette période je ne connais qu'une seule remarque qu'il fit par hasard lorsque j'étais enfant : « Ce ne sont pas toujours les plus gros qui sont les plus forts. J'ai vu dans les tranchées de Sébastopol les énormes gardes britanniques lâcher pied et mourir par dizaines, alors que les petits sapeurs s'en tiraient sans mal. » Pourtant, son grand corps le supportait fort bien.

À Londres, il épousa ma grand-mère, personne minuscule, toujours apeurée et fort dévote qui était originaire du comté danois du Schleswig et la fille de Tiarks, astronome à l'observatoire de Greenwich. Il semble qu'avant que son père ne se toque d'astronomie, la famille Tiarks suivait la coutume des paysans du Danemark – qui n'est pas mauvaise, au contraire, et qui veut que père et fils exercent en alternance deux professions. Les générations impaires travaillent l'étain et les paires sont pasteurs. Mes traits de douceur me viennent de ma grand-mère, qui eut dix enfants : ma mère, l'aînée, naquit à Londres. L'athéisme et le radicalisme de mon grand-père s'assagirent alors. Il revint même en Allemagne où il devint un pédiatre fort connu à Munich et fut un des premiers médecins d'Europe à préconiser à ses bambins de malades l'absorption de lait pur. S'apercevant qu'il lui était impossible de fournir du lait pur aux hôpitaux par les voies ordinaires, il créa une laiterie moderne de ses propres mains. Son agnosticisme chagrinait le luthéranisme confit de ma

grand-mère qui ne cessa de prier pour lui, mais s'efforça surtout de sauver l'âme de ses enfants.

Mon grand-père ne dégénéra pas totalement. Ses dernières paroles furent : « Au Dieu de mes pères, à Lui du moins, je me rends. » Je ne sais pas ce qu'il voulut dire par là, mais ces mots s'accordent assez bien à ses humeurs de patriarche tatillon, au titre éminent de Herr Geheimrat Ritter von Ranke qu'il accepta de porter dans la société bavaroise et à sa loyauté à l'égard du Kaiser avec lequel il alla une ou deux fois traquer le cerf. En fait, cela signifie qu'il se considérait comme un libéral bon teint en politique aussi bien qu'en matière de religion et que ma grand-mère n'aurait point dû se faire de soucis sur son compte. J'admire mes parents allemands : ils ont des principes moraux élevés, sont faciles à vivre, généreux et sérieux. Ce ne fut point pour de basses questions d'honneur personnel que les hommes de ma famille les battirent en duel, mais pour l'intérêt de tous. Ils furent par exemple provoqués en duel pour avoir protesté contre la conduite scandaleuse d'une personnalité ou d'un officier supérieur. L'un d'eux perdit tout son avancement dans les services consulaires allemands pour avoir refusé de transformer le consulat de Londres en coffre-fort pour rapports d'espionnage. En outre, ce ne sont pas de grands buveurs. Au cours des beuveries estudiantines mon grand-père avait coutume de verser son trop-plein de bière dans ses bottes de marche (il chaussait du quarante-trois) lorsque personne ne regardait. Il imposa à ses enfants de parler anglais chez eux et considéra toujours l'Angleterre comme le foyer de la culture et du progrès. Les femmes étaient nobles et patientes et marchaient les yeux baissés quand elles se trouvaient hors de la maison.

À l'âge de dix-huit ans, ma mère se rendit en Angleterre avec Miss Britain, vieille femme esseulée qui avait choyé ma grand-mère devenue orpheline et l'avait servie aveuglément pendant dix-sept ans. À sa mort enfin, ma mère, qui était

seule héritière mais qui depuis toujours croyait que l'héritage ne lui apporterait pas grand-chose, découvrit qu'elle laissait cent mille livres derrière elle. Trait caractéristique, elle partagea la somme avec ses quatre cadettes, n'en gardant qu'un cinquième pour elle. Elle avait la ferme intention de partir pour les Indes après avoir suivi de brèves études d'infirmière et d'y exercer son apostolat. La rencontre de mon père, qui était veuf et avait cinq enfants, anéantit ses projets : il lui apparut clairement qu'elle pourrait faire sur place un travail apostolique au moins aussi bon.

L'arbre généalogique des Graves remonte à un chevalier français qui débarqua à Milford Haven avec Henri VII en 1485. On prétend que le colonel Graves, la Tête ronde, est le fondateur de la branche irlandaise de notre famille. Un jour, il fut blessé et laissé pour mort sur la place du marché de Thame. Après quoi, il fut commis à la garde personnelle du roi Charles I^{er} au château de Carisbrooke et devint royaliste par la suite. Limerick est le fief de cette branche. Si l'on y rencontre des soldats et des docteurs de temps à autre, ce ne sont que des collatéraux ; la descendance directe par les hommes s'enorgueillit d'une lignée de recteurs, de doyens et d'évêques, mis à part mon arrière-grand-père John Crosbie Graves qui fut chef de la police de Dublin. Les Graves de Limerick n'ont ni le « sens manuel » ni celui de la mécanique. En revanche, on leur accorde une solide réputation de conservatisme. Pour ceux qui chez moi sont les plus fortement marqués par l'esprit de famille, parler lorsque cela n'est pas nécessaire est un signe de dérangement des sens. Non que la conversation ordinaire soit inepte : elle est d'habitude instructive, souvent même spirituelle, mais surtout intarissable. Il semble que les von Ranke n'aient guère plus de dispositions pour la mécanique. Il m'est très déplaisant d'être né au siècle du moteur à explosion, de la dynamo électrique et de n'éprouver aucun intérêt pour ces inventions : la bicyclette, le réchaud à pétrole,

le maniement du fusil de guerre, voilà à quoi se réduisent mes aptitudes mécaniques.

Mon grand-père paternel, évêque protestant de Limerick, eut huit enfants. Ce fut un mathématicien remarquable – il fut le premier à formuler la théorie des cônes sphériques, si je ne m'abuse ; son opinion sur les lois brehons d'Irlande et le manuscrit d'Ogham fit aussi autorité. Mais il avait la réputation d'être fort peu généreux. O'Connel, l'évêque catholique, et lui entretenaient les meilleures relations. Ils se jetaient des plaisanteries latines à la figure, s'affrontaient sur les difficultés les plus épineuses de l'érudition et furent assez libres de cléricanisme pour ne pas prendre leurs différences religieuses trop au sérieux.

Quelque dix-neuf ans après la mort de mon grand-père, alors que j'étais en garnison à Limerick, les gens de la ville me contèrent plusieurs anecdotes le concernant. Un jour que l'évêque O'Connel se moquait de sa nombreuse famille, mon grand-père lui renvoya chaudement la balle en lui citant le texte biblique sur la béatitude de celui qui a le carquois plein de flèches. Ce à quoi O'Connel lui répondit sèchement : « L'ancien carquois juif n'en contient que six. » Le cortège qui accompagna mon grand-père à sa dernière demeure fut, à leurs dires, le plus long qu'on eût jamais vu dans la ville de Limerick. Il partait de la cathédrale, remplissait toute la rue O'Connel, traversait le pont Sarsfield et s'étirait plus loin encore sur je ne sais combien de miles. Il m'avait accordé sa bénédiction alors que j'étais enfant, mais de cela je ne me souviens pas.

Sur ma grand-mère paternelle, une demoiselle Cheyne originaire d'Aberdeen, il m'a été absolument impossible de recueillir le moindre renseignement en dehors du fait que c'était une « très belle femme » et la fille du médecin général aux forces armées d'Irlande. La seule conclusion que j'en puisse tirer est que la plus grande partie de ses

actes ou de ses paroles a été étouffée par les rivalités qui se manifestaient dans toute conversation familiale. La haute naissance des Cheyne remonte sans la moindre tache jusqu'à Sir Reginald Cheyne, Lord Chamberlain d'Écosse en 1267. Plus récemment les Cheyne ont été magistrats et médecins. Mais mon père travaille aujourd'hui à son autobiographie et nul doute qu'il ne s'étende longuement sur tout cela.

Mon père, donc, rencontra ma mère aux environs des années 1890. Il avait auparavant épousé une demoiselle Cooper de souche irlandaise, de Cooper Hill, près de Limerick. Les Cooper étaient d'une famille encore plus irlandaise que les Graves. La petite histoire veut que, lorsque Cromwell vint dévaster la campagne d'Irlande, Moira O'Brien, dernière survivante du célèbre clan des O'Brien qui étaient les maîtres incontestés de la campagne des environs de Limerick, soit allée le voir et lui ait dit : « Général, vous avez tué mon père et mes oncles, mon époux et mes frères. Me voici seule héritière de leurs terres. Avez-vous aussi l'intention de me les confisquer ? » On raconte que Cromwell fut frappé par sa magnifique prestance et lui répondit que telle était en effet son intention mais qu'elle pourrait conserver toutes ses terres, ou une partie, à condition d'épouser un de ses officiers.

Les Graves ont le nez mince, sont enclins aux mouvements d'humeur, mais jamais dépravés, cruels ou hystériques. La tradition littéraire prédomine : entre autres, Richard, poète mineur et ami de Shenstone ; John Thomas, qui fut mathématicien et participa à la découverte de Sir William Rowan Hamilton sur les quaternions ; un deuxième Richard, théologien et Regius professeur de grec¹ ; James, archéologue ; Robert, qui inventa la maladie qui porte son nom et fut l'ami

1. Professeur d'université dont la chaire a été créée par Henri VIII ou postérieurement avec les mêmes prérogatives.

de Turner ; Robert deux, humaniste, théologien et ami de Wordsworth ; Richard trois, encore un théologien ; et Robert trois, autre théologien ; sans compter d'autres Robert, James, Thomas et Richard ; et Clarisse, l'une des « beautés » d'Irlande qui épousa Leopold von Ranke à l'église de Windermere et unit les Graves aux von Ranke deux générations avant que mon père et ma mère ne se marient. (Il suffit de se reporter au catalogue du British Museum pour retrouver les antécédents littéraires de la famille Graves aux XVIII^e et XIX^e siècles.)

Ce fut à cause de l'existence des liens qui unissaient Clarisse et Leopold que mon père fit la connaissance de ma mère. Elle lui déclara de but en blanc qu'elle adorait *Le Père O'Flynn*, chanson dont il avait écrit les paroles sur l'air de la célèbre gigue *En haut de la rue Cork*, qu'il chantait dans son enfance et qui le fit passer à la postérité. Sir Richard Stanford lui trouva quelques accords pour le début. Mon père en vendit tous les droits pour une guinée. Boosey, l'éditeur, en tira des cents et des mille. Sir Richard Stanford, qui en tant que compositeur avait droit à un certain pourcentage, ramassa lui aussi une somme rondelette. Quant à mon père, il a reçu dernièrement quelques livres de droits sur la vente des disques. Cela ne le rendit pas amer : il me fit simplement comprendre de façon presque religieuse que jamais je ne devais céder tous mes droits d'auteur à forfait, quel que soit le travail dont il s'agisse.

Que mon père soit poète m'a au moins épargné tout respect inconsidéré à l'égard des poètes. Je suis même ravi de rencontrer des gens qui le connaissent et m'ignorent. Je chante ses chansons en me lavant après les repas, en écosant les petits pois ou en de semblables occasions. Pas une fois il ne tenta de m'enseigner l'art d'écrire, pas une fois il ne me montra qu'il comprenait ma poésie. Mais il était toujours prêt à demander conseil sur la sienne. Jamais non plus il n'essaya de m'empêcher d'écrire. Ce sont ses premières œuvres d'une

veine légère qui sont les meilleures. Par exemple, sa *Création du vin* qui commence ainsi :

*Avant que Bacchus sache marcher
Ou bien gentiment s'aller promener,
Au bas de l'Olympe il dégringola
Des bras de sa nourrice ayant sauté ;
Oui, sa chute dura bien dix années.
Plus loin pourtant, il aurait pu rouler
Dans le vallon où alors il tomba...*

On dit qu'il perdit un peu de son enjouement après avoir épousé ma mère et s'être jeté dans la lutte antialcoolique.

Il résista à la tentation familiale d'entrer dans les ordres et jamais ne s'éleva au-dessus du grade de chantre. Il brisa enfin les liens géographiques qui nous unissaient à l'Irlande, ce dont je ne lui serai jamais trop reconnaissant. Malgré la sévérité avec laquelle je juge ma famille et bien que je me lie à elle avec encore plus de réserve qu'avec n'importe quel étranger, je sais admirer mon père et ma mère : mon père pour sa simplicité et sa ténacité, ma mère pour son courage et son sérieux, et tous deux pour leur générosité. Jamais ils ne me malmenèrent et furent plus peinés que courroucés par mon absence de religion définie. Aussi bien du point de vue physique que de celui de mes qualités principales, c'est l'ascendance maternelle qui domine en moi. Cependant, parmi mes façons de parler et de me déplacer, nombreuses sont celles qui me viennent des Graves ; d'ailleurs la plupart sont excentriques. Il m'est ainsi difficile de descendre une rue en marchant droit devant moi ; de ne pas tripoter un morceau de pain pendant les repas ; de ne pas me lasser au beau milieu d'une phrase et de ne pas la laisser en suspens. Je ne puis m'empêcher de déambuler les mains dans le dos ; je suis sujet aux accès les plus déconcertants et les

plus soudains d'amnésie totale. Ces crises, pour autant que je sache, n'ont aucune cause utile et tendent à faire naître chez leur victime la malhonnêteté qui s'empare d'un sourd lorsque le fil de la conversation lui échappe : l'interlocuteur a horreur de se sentir à la traîne et compte sur son intuition et sur le bluff pour s'en sortir. Ces troubles sont des plus marqués lorsque le temps tourne au froid. Je ne parle guère, sauf après avoir bu ou lorsque je rencontre une personne qui s'est battue en France avec moi. Les Graves ont l'esprit qu'il convient d'avoir pour réussir aux examens, écrire avec grâce des vers latins, remplir un questionnaire et résoudre une énigme (enfants, lorsque nous étions invités à jouer à la devinette ou à trouver la solution d'un casse-tête, nous ne manquions jamais de gagner). Ils ont l'œil vif dans les jeux de balle et un style élégant. J'ai hérité de l'œil, mais du style, non : chez ma mère, on manque complètement d'élégance. Je me tiens bien en selle, quoique avec laideur. Il y a chez les Graves une froideur qui frise l'insolence tant nous rejetons toute sentimentalité. Ce frein à la bonté du cœur afflige fort la famille de ma mère. Il est juste de remarquer que les Graves, bien que loyaux envers la classe dirigeante britannique à laquelle ils appartiennent et par conséquent à la Constitution, sont en général des individualistes. Les von Ranke considèrent leur appartenance à la classe correspondante en Allemagne comme un lien sacré qui leur permet de se mieux consacrer au service de l'humanité. Lorsque dernièrement un von Ranke mit le pied dans un studio de cinéma, la famille tout entière se sentit déchoir.

Le don le plus utile, le plus dangereux aussi que je dois à la branche paternelle – certainement plus aux Cheyne qu'aux Graves – est celui qui invariablement me pousse à m'affubler du titre de gentleman toutes les fois que des institutions publiques m'accordent les privilèges dont elles sont si avares ou que je me trouve en présence d'une personnalité. Et ceci,

quels que soient les vêtements que j'aie alors sur le dos. Porter les vêtements que les gentlemen ne mettent généralement pas sans avoir l'air ni efféminé ni artiste, bien parler et avoir des gestes irréprochables m'ont conféré des prérogatives quasi ducales : seul un duc ayant une confiance totale en la force de son rang pourrait en effet se permettre pareils manquements. C'est la raison paradoxale qui me vaut l'honneur de paraître encore plus gentleman que l'un de mes frères qui passa pourtant un nombre considérable d'années dans un service consulaire du Proche-Orient. Sa garde-robe est de façon presque trop évidente celle d'un gentleman ; en outre il ne sait s'offrir le luxe pseudo-ducal d'avoir des relations mal famées et de claironner à tout propos ce qu'il a vraiment envie de dire.

À propos de ce code du parfait gentleman : j'ai pendant les quatorze années de mon éducation de gentleman suffisamment payé ce privilège pour me sentir, de temps à autre, le droit d'en demander quelque compensation.

2

Il semble que ce soit surtout pour aider mon père à élever ses cinq enfants que ma mère l'épousa. L'idée d'en avoir elle-même ne fut qu'un facteur secondaire. Et pourtant, elle lui donna une fille, puis une deuxième, et naturellement cela lui plut beaucoup. Mais, appartenant à une génération où la tradition voulait que seule importât réellement la naissance d'un garçon, elle fut légèrement déçue : c'est alors que j'arrivai, bel enfant plein de santé. Elle avait quarante ans et mon père frisait la cinquantaine. Quatre ans plus tard, elle eut un deuxième fils et quatre ans plus tard un troisième.

La suprématie masculine tant désirée était établie ; en outre deux fois cinq font dix. Deux générations me séparent de mes parents : en un certain sens, ce fossé me paraît plus facile à combler que celui d'une seule. Un enfant se querelle rarement avec ses grands-parents et j'ai toujours considéré mon père et ma mère comme tels. De plus, dans une famille de dix enfants l'affection des parents tend à se diluer et l'individualité de chacun à s'estomper. Combien de fois ne m'a-t-on pas appelé : « Philippe, Richard, Charles, non ! Robert ? »

Inspecteur des écoles londoniennes du district de Southwark, mon père était un homme très occupé que nous ne voyions pratiquement jamais sauf pendant les vacances. Il était alors très gentil et nous contait des histoires qui jamais ne commençaient par le traditionnel « Il était une fois... », mais toujours par « Alors, le vieux jardinier moucha son nez dans un carré de toile rouge... ». Parfois il se mêlait à nos jeux, mais, le plus souvent, lorsqu'il n'était pas absorbé par son travail d'éducateur, passait son temps à écrire de la poésie ou à présider cercles littéraires et ligues antialcooliques. Quant à ma mère, qu'accaparait l'entretien de la maison et qui consciencieusement s'acquittait des obligations sociales que lui imposait la condition d'épouse de mon père, elle ne nous voyait pas autant qu'elle l'eût souhaité, sauf le dimanche ou lorsque par hasard nous tombions malades. Nous avions une nourrice et, tous autant que nous étions, trouvions sa compagnie suffisante. Dans notre éducation, mon père eut pour rôle essentiel de nous inciter à parler sans offenser la grammaire, à prononcer correctement les mots : il nous interdit en outre l'usage de l'argot. Il confia toute notre instruction religieuse à ma mère, se réservant cependant d'officier aux prières familiales qui étaient dites chaque matin avant le petit déjeuner et auxquelles les domestiques étaient tenus d'assister. Les punitions légères, telles que d'être mis au coin ou envoyé au lit plus tôt que de coutume étaient à la discrétion de ma mère. Mais

elle s'en remettait à lui pour infliger les châtiments corporels qui jamais ne furent sévères et toujours administrés à l'aide d'une pantoufle. Les subtilités de la morale n'eurent bientôt plus de secrets pour nous qui passions notre temps à nous analyser et à prendre de bonnes résolutions. Ma sœur Rosaleen afficha même dans le coin de la nursery qui lui était réservé un avis imprimé dont j'aurais aussi bien pu être l'auteur : « Il ne faut pas dire vlan ! zut ! ni crotte de bique ! car c'est grossier. »

On ne nous donnait que très peu d'argent de poche – un sou par semaine, somme que l'on fit passer à deux sous lorsque nous eûmes douze ans ou à peu près. Encore nous encourageait-on à faire l'aumône aux aveugles ou à verser aux hospices du Dr Bernardo une partie au moins de l'argent que nous recevions en plus de nos oncles ou d'autres visiteurs. À Wimbledon Hill, il y avait toujours un mendiant aveugle assis sur le trottoir et qui lisait à haute voix une bible imprimée en braille. Il n'avait rien d'un aveugle malgré ses yeux révilés, mais était capable de cacher ses pupilles sous des paupières lourdes et enflammées de façon artificielle. Nous lui fîmes souvent la charité. Il mourut riche, après avoir payé des études supérieures à son fils.

Le premier écrivain de renom dont je me souviens avoir fait la connaissance, Swinburne mis à part, est P. G. Wodehouse, qui était alors un ami de mon frère Perceval. Il avait une vingtaine d'années, faisait partie du personnel du *Globe* et écrivait des histoires sur l'école pour la revue *The Captain*. Il me fit don d'un penny avec lequel il me conseilla d'acheter de la pâte de guimauve. Bien que je fusse alors trop timide pour lui exprimer toute ma gratitude, je ne me suis depuis lors jamais permis de critiquer ses œuvres.

Une grande ferveur religieuse m'habitait qui persista en moi jusqu'à l'âge de seize ans où je fus confirmé : elle s'éteignit peu de temps après. Je me souviens de l'incrédulité avec laquelle j'appris pour la première fois qu'il existait des gens

– et des gens qui comme moi avaient été baptisés au sein de l'Église d'Angleterre – qui ne croyaient pas à la divinité de Jésus. Jamais encore je n'avais rencontré d'incroyants.

J'ai souvent demandé à mes amis à quel moment de leur enfance ou de leur adolescence ils ont pris conscience de leur appartenance à une classe sociale : je n'ai pourtant jamais reçu réponse satisfaisante à cette question. Voici comment s'effectua pour moi cette prise de conscience. J'attrapai la scarlatine à l'âge de quatre ans et demi. Mon frère cadet venait de naître et l'on ne pouvait me soigner à la maison. Mes parents m'expédièrent donc dans un hôpital pour contagieux. Il y avait dans mon service vingt petits prolétaires : un seul fils de bourgeois se trouvait parmi eux, moi excepté. Infirmières et compagnons de douleur me traitèrent tous de la même façon : du moins me fut-il impossible de détecter la moindre différence dans leurs attitudes respectives et, habitué que j'étais aux gâteries et aux gentilleses, je les acceptai sans aucune difficulté. Mais le respect, que dis-je ? la révérence que l'on témoigna à l'endroit de cet autre garçonnet, de ce fils de pasteur, me frappa de stupeur. « Oh ! s'écrièrent les infirmières après son départ, oh ! n'avait-il pas l'air d'un vrai petit gentleman lorsqu'on l'a emmené dans sa jolie pelisse blanche ! » « Un chouette aristo que ce jeune Matthieu ! » reprirent en chœur les petits prolétaires. Je revins chez moi après deux mois d'hôpital : on se lamenta sur mon accent et j'appris que mes camarades étaient très vulgaires. Je ne connaissais pas le sens du mot « vulgaire » que l'on dut m'expliquer. Un an après environ, je rencontrai Arthur, garçon de neuf ans qui s'était trouvé dans mon service et m'avait appris à jouer au cricket alors que nous étions convalescents. C'était en l'occurrence un véritable saute-ruisseau en guenilles. Mais à l'hôpital nous portions la même chemise de nuit réglementaire et je n'avais pas pu deviner que nous sortions de milieux si différents. Ainsi donc, j'appartenais à la meilleure

bourgeoisie : j'en frissonnai d'aise. Je compris alors qu'il existait deux catégories de chrétiens : nous autres et ceux des classes inférieures. Les domestiques étaient tenus de nous appeler « Monsieur Robert », « Mademoiselle Rosaleen » et « Mademoiselle Clarissa », malgré notre petite taille. Jamais pourtant je n'avais pensé qu'il s'agissait là de marques de respect. « Monsieur » et « Mademoiselle » n'étaient à mes yeux que des préfixes au vocatif dont on usait pour appeler les enfants des autres. Je découvrais que les domestiques étaient nos inférieurs et que nous étions « nous-mêmes ».

J'acceptai l'existence de ces cloisons entre classes aussi naturellement que j'avais admis les dogmes de la religion et il me fallut presque vingt ans pour la rejeter. Jamais mes parents ne s'assimilèrent au type du bourgeois agressif, genre « à bas les chiens ». C'étaient des libéraux, ou pour être plus précis des libéraux unionistes¹ qui jamais ne traitèrent leurs employés comme des êtres inférieurs, au moins du point de vue de la religion. Les catégories sociales leur parurent pourtant toujours clairement définies. D'ailleurs le recueil de cantiques sanctionnait cette séparation :

*Il les fit grands ou petits
Et répartit leurs domaines...*

Je n'ai aucune peine à me rappeler le ton que prenait ma mère pour faire savoir aux bonnes qu'elles pouvaient disposer du reste de pudding ou réprimander la cuisinière pour quelque négligence. Sa sévérité avait quelque chose de forcé et la gêne qu'elle éprouvait la rendait presque cassante. *Gemütlich*² de nature, elle eût, je crois, aimé se passer entièrement de

1. Les libéraux unionistes s'élevèrent contre l'application du Home Rule au royaume d'Irlande.

2. En allemand dans le texte.

domestiques : ils semblaient en effet former un corps étranger dans notre maison. Je me souviens de leurs chambres. Elles donnaient sur le palier du dernier étage, du côté le plus triste de la maison, et une convention fort ancienne voulait que ce fussent les seules pièces sans tapis ni linoléum. Ah, ces lits sinistres, qu'ils avaient l'air mal aimables ! Et ces penderies derrière des rideaux de coton aux couleurs passées qui remplaçaient les armoires à glace des autres chambres ! Toute cette grossièreté m'empêchait de voir en eux des êtres tout à fait humains. Il faut ajouter que les domestiques qui travaillaient chez nous étaient nettement au-dessous de la moyenne : seuls ceux dont les références n'étaient pas particulièrement brillantes consentaient à solliciter un emploi dans une famille de dix personnes. De plus, la maison était tellement grande et l'ordre y était tellement rare qu'ils ne cessaient de nous donner préavis. « Trop de travail », disaient-ils.

Notre nourrice servait d'intermédiaire entre les domestiques et nous. À peine fut-elle arrivée qu'elle nous déclina son identité à sa manière : « Emily Dykes est mon nom ; l'Angleterre est mon pays ; Netheravon mon lieu de résidence ; et Christ est mon sauveur. » Du point de vue pratique, Emily en vint à compter plus que notre mère. Je ne la méprisai pas avant l'âge de douze ans environ : elle était alors la nourrice de mes frères cadets et je découvris que mon instruction surpassait la sienne. Me battais-je avec elle qu'il m'était fort simple de la faire tomber à la renverse et de la contusionner à loisir. Elle fréquentait en outre une église baptiste et je savais déjà que les baptistes, les wesleyens et les congrégationalistes étaient socialement inférieurs aux membres de l'Église d'Angleterre.

Ma mère m'inculqua une horreur du catholicisme romain que je fus très longtemps à nourrir. Si je rejetai le protestantisme, ce ne fut point pour en avoir dépassé la morale, mais parce que j'en découvris avec horreur l'élément catholique.

L'éducation religieuse me rendit particulièrement vulnérable à la peur – l'idée de l'enfer ne cessait de me torturer –, développa mes tendances superstitieuses et fit naître en moi une gêne devant les problèmes sexuels dont il me fut très difficile de me libérer.

La dernière idée que perd un protestant en cessant de croire, c'est de voir en Christ l'homme parfait. De façon toute sentimentale ce concept survécut en moi des années durant. À l'âge de dix-huit ans, j'écrivis un poème intitulé : « *In the Wilderness* » qui relatait la rencontre du Christ et du bouc émissaire errant. Bien sûr la chose est inconcevable puisque les serviteurs lévites ne cessaient de pousser le bouc émissaire par-dessus les falaises. « *In the Wilderness* » a été depuis reproduit dans soixante-dix anthologies au moins. Il y a toujours des inconnus pour me dire dans les lettres qu'ils m'écrivent combien mon poème leur a rendu de force et me demander si, par hasard, ce ne serait pas un effet de ma bonté que de..., etc.

3

Je fréquentai plusieurs écoles préparatoires¹, et ce dès l'âge de six ans. La toute première se trouvait à Wimbledon et était dirigée par une maîtresse primaire, mais mon père qui était expert en matière d'éducation ne me permit pas d'y faire un long séjour. Ne m'avait-il pas un jour trouvé en larmes devant la difficile table de multiplication par vingt-trois ? Le livre d'histoire que nous utilisions était rédigé sous forme de questions et réponses dont la première était ainsi libellée :

1. *Preparatory school* : école préparant à l'entrée dans une *public school*.

Question : Pourquoi les Bretons portaient-ils ce nom ?

Réponse : Parce qu'ils se couvraient de peinture bleue.

Il n'appréciait guère ce genre de manuels.

De plus nous apprenions le calcul mental au rythme d'un métronome, torture qui un jour me causa une angoisse telle que je me mouillai. Mon père m'envoya donc à King's College School, toujours à Wimbledon. J'avais tout juste sept ans et étais le plus jeune écolier : certains élèves avaient jusqu'à dix-neuf ans. Deux trimestres plus tard mon père me retira de l'établissement pour m'avoir entendu dire des gros mots : il faut ajouter que je ne comprenais absolument rien aux cours. J'avais commencé le latin, mais personne ne m'avait expliqué ce dont il s'agissait, de sorte que déclinions et conjuguions prenaient à mes yeux valeur d'incantations pures. Quant aux chapelets de grossièretés, ils me paraissaient tout aussi incantatoires. Je me sentais écrasé par l'immense salle des conférences, la taille colossale des élèves, le vacarme effrayant qui emplissait les couloirs et les obligatoires séances de rugby, jeu dont personne ne voulait m'expliquer les règles. De là, je partis pour Rokeby, école préparatoire de type ordinaire qui, elle aussi, était sise à Wimbledon et où je restai environ trois ans. Là, je me mis à faire du sport de façon sérieuse, devins belliqueux, vantard et autoritaire et obtins mes premières récompenses. J'entrepris aussi de faire collection d'objets, mais, à la différence des autres qui collectionnaient des timbres, mon choix se porta sur les pièces de monnaie dont la valeur me paraissait moins fictive. Une fois seulement le directeur me donna la fêrulle : j'avais oublié d'apporter mes chaussures de gymnastique à l'école. D'ailleurs il ne m'en administra que deux coups sur les doigts, et pourtant aujourd'hui encore mon cœur se soulève de colère à ce souvenir. C'est ainsi que débuta mon apprentissage de gentleman.

Il me semble avoir dans ce compte rendu omis une école : celle de Penrallt, au cœur des collines qui s'étendent derrière

Llanbedr. C'était la première fois que je quittais la maison. Je n'y séjournai qu'un trimestre pour améliorer mon état de santé. C'est là que je reçus ma première correction. Un dimanche, le directeur, qui en plus était pasteur, me donna de la canne sur le derrière pour m'être trompé dans les collectes¹. Jamais encore la violence n'avait fait partie de mon instruction religieuse : j'avais déjà appris des collectes à ma première école, mais nos erreurs n'étaient pas sanctionnées par des punitions corporelles. Notre émulation n'avait que des bons points pour objet : il s'agissait en général de textes bibliques pleins d'enjolivures que nous rapportions à la maison et suspendions au-dessus de nos lits. À Penrallt, je fis aussi la connaissance du héros le plus fabuleux qu'il m'ait été jusqu'alors donné de rencontrer : un certain Ronny. Il s'était construit une cabane au sommet d'un pin dont il était le seul à pouvoir faire l'escalade et possédait un énorme couteau qui n'était autre que la pointe d'une faucille par lui dérobée. Il tuait les pigeons à coups de lance-pierre, les faisait cuire et les mangeait dans son abri arboricole. Ronny me traitait avec amabilité ; plus tard, il entra dans la marine, déserta à sa première traversée et jamais plus on n'entendit parler de lui. Il avait coutume d'enfourcher les vaches et les chevaux qu'il voyait dans les champs et de leur extorquer ainsi une promenade. C'est encore à Penrallt que je découvris un volume qui contenait la ballade de *Chevy Chase*² et celle de *Sir Andrew Barton*³. Ce sont les deux premiers véritables poèmes que je me souviens d'avoir lus et dont je compris alors toute la

1. Collecte: terme de liturgie ; nom d'une prière du service qui se dit avant l'épître et qui varie suivant les occasions.

2. *Chevy Chase*: la plus ancienne et la mieux écrite des ballades épiques. Elle relate la lutte qui opposa Percy de Northumberland à Douglas d'Écosse au début du xv^e siècle.

3. *Andrew Barton*: écrit qui raconte comment Henry VII vainquit les Écossais (xvi^e siècle).

beauté. Mais il y avait en contrepartie une piscine en plein air où tous les élèves se baignaient nus, spectacle qui me saisissait d'horreur. Parmi eux se trouvait en particulier un jeune homme de dix-neuf ans qui était couvert de poils roux par tout le corps, et quels poils ! des poils d'Irlandais. Je ne savais pas que des poils nous poussaient sur le corps. Le directeur avait en plus une petite fille qu'accompagnait toujours une camarade : je suis littéralement de terreur chaque fois que je les rencontrais. Elles n'avaient pas de frère et s'étaient un jour imaginé de découvrir les secrets de l'anatomie masculine en explorant les profondeurs de ma chemise à col ouvert alors que je déterrais des graines de carvi dans le jardin.

À propos, voici encore un épouvantable incident qui se produisit à cette époque. Un jour, je fus obligé d'attendre mes sœurs dans le vestiaire de Wimbledon High School où elles étaient élèves. (Nous devons nous faire photographier ensemble.) Je les attendis donc près d'un quart d'heure dans un coin. Je devais avoir dans les dix ans. Des centaines et des centaines de filles passèrent et repassèrent ainsi devant moi : toutes me dévisageaient en gloussant ; après quoi, elles chuchotaient entre elles. Je compris qu'elles me détestaient, moi, un garçon, et qui se tenait dans un vestiaire de filles. Même mes sœurs, lorsqu'elles arrivèrent enfin, semblèrent avoir honte de ma présence et me montrèrent un visage bien différent de celui que je leur connaissais à la maison. Je m'étais fourvoyé dans un monde secret et pendant des mois, que dis-je ? des années et des années, mes pires cauchemars tournaient autour de cette école qui se remplissait alors de ballons multicolores. « Très freudien », dirait-on aujourd'hui. Ces deux aventures retardèrent de plusieurs années l'éclosion de mes instincts d'être normalement constitué. En 1912 encore, nous passions les vacances de Noël à Bruxelles et une jeune Irlandaise qui était descendue dans notre pension me conta fleurette de façon fort gentille, je le vois bien à présent. Mais

l'effroi qu'elle me causa alors fut si grand que je l'aurais fort bien tuée sur place.

Toute idylle qui se noue au sein d'une école préparatoire ou d'une *public school* est nécessairement homosexuelle. Chacun méprise le sexe opposé qu'il considère comme quelque chose d'obscène et nombreux sont les garçons qui ne se remettent jamais de cette perversion initiale. Pour un homosexuel de naissance, le système des *public schools* en fabrique au moins dix qui sont pareillement irréductibles : d'ailleurs, sur ces dix, neuf sont aussi honorablement chastes et sentimentaux que je l'étais.

Mon père trouva que le niveau des études n'était pas assez élevé pour me permettre d'entrer dans une *public school* nanti d'une bourse : je quittai donc l'externat de Wimbledon pour l'école préparatoire de Rugby où l'épouse du directeur était comme par hasard la sœur d'un de ses amis acquis aux belles-lettres. Je ne m'y plus guère. Le directeur partageait un secret avec un des élèves les plus âgés : ce secret avait d'ailleurs quelque chose de sinistre dont jamais personne ne voulut me dévoiler la nature. Toujours est-il qu'il entra un jour en classe en se frappant le visage du poing. Puis il éclata en sanglots et marmonna : « Plût à Dieu que je n'aie pas commis cet acte ! Plût à Dieu que je n'aie pas accompli ce forfait ! » Une semaine plus tard, mon père me retirait précipitamment. Le directeur eut vingt-quatre heures pour quitter le pays et fut remplacé par le sous-directeur, homme affable qui m'avait appris à écrire en éliminant toutes les locutions dont il est possible de se passer. Il m'avait aussi conseillé de remplacer les adjectifs et les adverbes par des verbes et des substantifs chaque fois que je le pourrais. Il m'avait enfin enseigné l'art de passer à la ligne et la différence entre *ô!* et *oh!* Mr Lush était une personne très corpulente. Il avait aussi coutume lorsqu'il était debout à la chaire d'appuyer ses pouces sur le bureau jusqu'à les retourner à angle droit. Il assumait quinze jours durant la

direction de l'établissement, mais au seizième tomba sur la tête d'un train en marche et cet accident lui fut fatal. L'école, au contraire, semble toujours exister. De temps à autre on me demande de verser ma quote-part à la caisse des anciens élèves et d'ainsi participer à l'érection de plaques commémoratives, à l'installation de champs de tir miniatures, etc.

C'est là que je m'initiai au rugby. Mais ce qui me surprit le plus fut la conduite d'un garçon de douze ans environ dont les parents vivaient aux Indes et qui apprit un jour par câble que tous deux venaient soudain d'être emportés par le choléra. Pleins de sympathie, nous l'observâmes pendant des semaines du coin de l'œil : nous nous attendions à le voir mourir de chagrin, devenir tout noir ou accomplir quelque prodige qui eût été à la hauteur de ces tristes circonstances. Mais non ! il paraissait exempt de toute douleur. Personne n'osant s'entretenir de la tragédie avec lui, il sembla même l'oublier et continua de jouer et de chahuter comme si de rien n'était. Nous trouvâmes son attitude plutôt monstrueuse. Aussi bien n'avait-il pas vu ses parents depuis deux ans. De plus, la vie que mènent les élèves des écoles préparatoires se déroule dans un monde qui est parfaitement distinct de l'univers familial. On y a un vocabulaire différent, un code moral différent et même une voix différente. À la rentrée après les grandes vacances, le passage du moi familial au moi scolaire s'effectue presque instantanément alors que le processus inverse demande au moins quinze jours. Un tel élève pris à brûle-pourpoint appelle sa mère « matrone » et ne s'adresse aux amis de la famille ou à ses parents du sexe masculin qu'en usant du vocable de « sir », tout comme s'il s'agissait d'un de ses professeurs. J'en ai fait autant. La vie scolaire devient réalité au détriment de celle du foyer qui n'est plus bientôt qu'illusion. Dans les classes dirigeantes d'Angleterre, les parents perdent pratiquement tout contact personnel avec leurs enfants dès que ceux-ci approchent de

huit ans : toutes les initiatives qu'ils peuvent prendre pour introduire un semblant de tendresse domestique au sein de la vie scolaire leur sont, de plus, amèrement reprochées.

J'allai ensuite à Copthorne (Sussex), le type même de la bonne école. Le directeur se fit bien un peu tirer l'oreille pour m'inscrire à cause de mon âge et des histoires qui avaient récemment entaché la réputation de l'école d'où je venais, mais les relations littéraires de ma famille firent aboutir l'affaire : il s'aperçut aussi que je serais capable de décrocher une bourse s'il s'occupait de moi. L'état de dépression dans lequel je me trouvais prit fin dès mon arrivée. Mon proche cadet, Charles, que l'on retira de l'externat de Wimbledon, m'y suivit bientôt, et plus tard John, mon plus jeune frère, y alla tout droit après avoir quitté la maison. Oui, cet établissement était le type même de la bonne école ; à cet égard, le cas de John, qui est une personne tout à fait normale, ordinaire et intelligente et qui, comme je l'ai dit, s'y rendit aussitôt après avoir quitté la maison, est des plus significatifs. Il passa cinq ou six ans à Copthorne où il fit partie de l'équipe de cricket, obtint la meilleure bourse accordée par une *public school*, fut nommé major de l'école et reçut bon nombre de médailles d'athlétisme. Après quoi, il entra comme boursier à Oxford, y fut un athlète encore plus décoré et par la même occasion obtint son diplôme de sortie de façon fort honorable. Et alors, que fit-il ? C'était le type même du bon élève ordinaire : il revint donc tout naturellement à sa bonne vieille école préparatoire, mais en tant que professeur. Il y est maintenant depuis plusieurs années et éprouve la nécessité d'un changement. Aussi est-il en train de solliciter un poste de professeur dans sa bonne vieille *public school*. Il l'obtient : dans quelques années il passera *housemaster*¹ et sans doute principal. Il se peut qu'enfin il

1. *Housemaster* : professeur chargé du soin et de la surveillance d'une des «maisons» attachées à une *public school* et où logent les élèves.

franchisse le dernier obstacle et se retrouve chef de son bon vieux collègue universitaire d'Oxford. Voilà. N'était-ce pas le type même de la bonne école préparatoire ?

J'y appris l'art de tenir droit une batte de cricket et comment avoir un noble sens moral. J'y découvris aussi une cinquième façon de prononcer le latin et les cinq ou six manières d'aborder l'arithmétique. On me fit passer en dernière année et je décrochai une bourse : en fait, ce fut même la meilleure de l'année. Pour Charterhouse. Et pourquoi Charterhouse en particulier ? À cause d'ἰοτηῢ et d'ἰηῢ. Charterhouse était la seule *public school* dont l'examen d'entrée ne comportait pas d'épreuve de grammaire grecque. Je me débrouillais en thème et en version improvisée, mais étais incapable de conjuguer ἰοτηῢ et ἰηῢ de façon traditionnelle. Sans ces deux verbes, je me serais presque certainement retrouvé dans l'atmosphère très différente de Winchester.

4

Entre ma deuxième et ma douzième année, ma mère nous emmena cinq fois à l'étranger : nous allions en Allemagne, chez mon grand-père. Puis il mourut et jamais plus nous n'y retournâmes. Il possédait à Deisenhofen (à treize kilomètres de Munich) un vieux manoir qui était très grand et portait le nom de Laufzorn, ce qui signifie : « Apaise-toi, colère ! » Les étés que nous y passâmes constituent sans aucun doute les plus beaux souvenirs de ma première enfance. Je me souviens des forêts, des cerfs, des écureuils et des petits-gris, des arpents d'airelles et des fraises sauvages ; il y avait aussi neuf ou dix variétés de champignons comestibles que nous allions ramasser dans la forêt et les champs étaient pleins

de fleurs inconnues. Munich est une ville de haute altitude, et dans ses environs pousse une flore encore montagnarde. Je me souviens aussi d'une ferme où toutes les espèces d'animaux domestiques étaient représentées, sauf les moutons. Nous faisons des promenades dans le break de mon grand-père que tiraient des chevaux gris et nous nous baignions dans une cascade de l'Isar. L'Isar est franchement vert et l'on dit que c'est la rivière la plus rapide d'Europe. Nous rendions visite à des oncles qui possédaient un élevage de paons à quelques kilomètres de là ; à un grand-oncle aussi, Johannes von Ranke, l'ethnologue, qui vivait sur les bords du lac Tegernsee. Dans ce pays, tout le monde est blond comme les blés. Quelquefois nous allions voir tante Agnès, Freifrau Baronin von Aufsess, qui demeurait au château des Aufsess : c'était à quelques heures de train, au cœur des Alpes bavaroises.

Construit au IX^e siècle, le château était si difficile d'accès qu'il avait échappé à tous les pillages et était toujours resté aux mains de la famille Aufsess. Une aile de style médiéval avait été ajoutée au donjon d'origine dans lequel on ne pouvait pénétrer que par une échelle qui s'arrêtait à mi-hauteur. Le castel contenait des trésors d'armures et de cuirasses. Lorsque nous étions enfants, oncle Siegfried nous montra un jour la chapelle et les boucliers enchâssés d'émaux de tous les barons Aufsess : à ces écus suspendus aux murs étaient accolées les armes des familles nobles auxquelles ils s'étaient alliés. Puis il désigna une dalle enfouie dans le sol et que l'on soulevait à l'aide d'un anneau. « Voici le caveau de famille : c'est là que tous les Aufsess vont après leur mort. » (Officier de l'état-major impérial allemand, il fut tué pendant la guerre et je crois que son corps ne fut jamais retrouvé.) Oncle Siegfried avait un sens de l'humour très particulier. Un jour (nous étions encore enfants), nous le vîmes occupé à manger des cailloux dans l'allée du jardin. Il nous ordonna de nous éloigner, mais bien sûr nous restâmes, nous assîmes par terre et tentâmes nous

aussi de manger des cailloux. Il nous déclara alors le plus sérieusement du monde que les petits enfants ne doivent pas manger de cailloux ; qu'ils risquent de se casser les dents. Nous en convînmes après avoir fait une ou deux tentatives. Puis, pour chacun de nous, il choisit un caillou qui, apparemment, ressemblait à tous les autres, mais qui se broyait aisément et dont le milieu était en chocolat. Mais ce fut à la condition que nous nous éloignerions et le laisserions ramasser et croquer ses cailloux en paix. Nous revînmes plus tard dans la journée et cherchâmes désespérément les fameux cailloux : nous ne tombâmes que sur des pierres bien dures et ordinaires. Jamais il ne nous jouait de tours humiliants.

On comptait parmi les trésors du château un bonnet de bébé en dentelle dont la confection avait demandé deux ans et un verre à vin que le père de mon oncle avait rapporté de la guerre franco-prussienne : il l'avait découvert intact au milieu de la place d'un village français complètement détruit. Pour le dîner, lorsque nous nous rendions chez eux, nous mangions des truites énormes. Tout étonné, mon père, qui était un pêcheur accompli, avait demandé à mon oncle d'où elles venaient. Il s'était entendu répondre que près du château une rivière souterraine avait sa résurgence et que les ténèbres avaient blanchi les poissons qui ressortaient avec elle : ils avaient de plus une taille extraordinaire et étaient absolument aveugles.

On nous donnait aussi de la confiture d'églantines sauvages, appelée « Hetchi-Petch », et on nous montrait un coffre de fer qui se trouvait dans une petite pièce aux murs épais et blanchis à la chaux, tout en haut du donjon. D'une grandeur démesurée, il faisait deux fois la porte et on l'avait manifestement assemblé à l'intérieur de la pièce dont les fenêtres n'étaient que d'étroites meurtrières. Munie de deux clefs, cette œuvre d'art remontait au XII^e ou XIII^e siècle. La tradition défendait qu'on l'ouvrît, à moins que le château ne

fût dans le plus extrême péril. La première clef appartenait au baron et la seconde était la propriété de son intendant. Le coffre ne s'ouvrait que si l'on usait des deux clefs à la fois, de sorte que personne ne savait ce qu'il renfermait. On considérait même qu'il était maléfique de se lancer dans des hypothèses à ce sujet. Naturellement, nous nous perdions en conjectures. De l'or? Peut-être! Une réserve de blé dans des jarres scellées, plus vraisemblablement; ou peut-être même d'étranges armes – un feu grégeois, qui sait? Connaissant les Aufsess et leurs intendants comme je les connais, je ne puis penser que ce coffre ait eu raison de leur curiosité. Un fantôme courait le château: c'était celui d'un ancien baron connu sous le nom de « Cavalier rouge ». De lui, un portrait terrifiant était accroché au milieu de l'escalier hors d'œuvre qui conduisait à nos chambres. Ce fut là que nous couchâmes pour la première fois dans des lits de plume.

Laufzorn, que mon grand-père avait acheté à l'état de ruine et restauré ensuite, ne pouvait rivaliser de noblesse avec Aufsess: les rois de Bavière en avaient pourtant fait à une certaine époque leur pavillon de chasse et le manoir ne revendiquait pas moins de deux fantômes que les valets de ferme apercevaient fréquemment. L'un d'eux était une sorte de voiture que ne tirait aucun coursier, mais qui se déplaçait cependant dans les airs à bride abattue, spectacle qui, avant l'apparition de l'automobile, avait quelque chose de bien horrible. Je n'ai pas revu la salle de banquet depuis mon enfance et il m'est difficile d'en retrouver les dimensions véritables. Elle me semblait alors aussi grande qu'une cathédrale: des fenêtres armoriées et ornées de vitraux, un parquet nu, elle n'avait pour tout mobilier que des tables et des chaises qui formaient comme des îlots à ses quatre coins. Des hirondelles avaient bâti des rangées de nids tout autour du plafond. La lumière qui tombait des fenêtres dessinait des tourteaux colorés sur le sol. Surmontées d'une multitude d'andouillers, les têtes

naturalisées de tous les cerfs que mon grand-père avait abattus décoraient les murs. Il y avait des fientes d'hirondelles sous les nids et un petit harmonium dans un coin sur lequel nous chantions des chansons allemandes. Voilà à quoi se réduisent mes souvenirs de Laufzorn. Le rez-de-chaussée faisait partie de la ferme. Une allée cochère la traversait de part en part, qui en son milieu s'élargissait en cour couverte : c'est là que l'on mettait le bétail à l'abri à l'époque des querelles seigneuriales. Les dépendances de l'intendant bordaient cette avenue sur un côté, tandis que sur l'autre donnaient la cuisine et l'auberge des domestiques. Mon grand-père occupait avec sa famille l'étage médian. Quant au dernier, il servait de hangar et l'on y emmagasinait du blé, des pommes et autres produits de la ferme. Mais c'est surtout là que mon cousin Wilhelm, qui, plus tard, fut abattu par un de mes camarades de classe au cours d'un combat aérien, passait des heures entières allongé par terre à occire les souris à coups de carabine à air comprimé.

La richesse et le goût épicé de la nourriture bavaroise nous manquaient toujours lorsque nous retournions en Angleterre. Nous adorions le pain de seigle, le sombre miel de pin, les énormes puddings à la crème glacée, arrosés de jus de framboise fraîche (l'hiver on les conservait dans des glacières que refroidissait la neige), la venaison que tuait mon grand-père, les gâteaux de miel et les pâtisseries. Mais notre prédilection allait surtout aux sauces confectionnées à l'aide de plusieurs variétés de champignons. Sans parler des *bretzels*, des carottes cuites au sucre, des puddings d'été bourrés d'airelles et de myrtilles. Dans le verger qui s'étendait près de la maison nous pouvions manger autant de pommes, de poires et de reines-claude que nous voulions. Dans le jardin, il y avait aussi des rangées de cassis et de groseilliers à maquereau. Mon grand-père ne possédait ce domaine que depuis peu de temps ; il était de plus libéral et se passionnait pour les méthodes d'agriculture moderne ; ses terres n'en conservaient

pas moins un aspect passablement féodal. Pauvres, toujours en nage, les valets de ferme ressemblaient à des sauvages, parlaient un dialecte que nous ne comprenions pas et nous faisions grand-peur. Ils étaient à nos yeux encore inférieurs à nos domestiques anglais. Quant aux Italiens que mon grand-père avait fait venir de leur pays pour les employer à bas prix dans sa briqueterie et qui s'étaient installés en colonie à environ cinq cents mètres de la maison, nous les assimilions aux *gypsies in the wood*¹ de la chanson. Un jour, il nous emmena à l'usine et me fit goûter un mouton de polenta. Plus tard, ma mère nous disait lorsque à Wimbledon le pudding au lait arrivait brûlé sur la table et que nous nous en plaignions : « Lorsque les pauvres Italiens qui travaillent à la briqueterie de votre grand-père veulent changer le goût de la polenta, ils font parfois exprès de la laisser brûler. »

De l'autre côté de la ferme de Laufzorn s'étendait une grande mare bordée d'iris et pleine de carpes : tous les trois ou quatre ans mes oncles y tendaient des filets. Un jour, nous assistâmes à cette partie de plaisir et hurlâmes de plus en plus fort au fur et à mesure que l'on ramenait le filet près du bord, où il fut enfin tiré à un endroit peu profond qui formait débarcadère. Il était bourré de carpes qui frétilaient et au beau milieu un gros brochet battait l'eau de sa queue. Je m'avançai à la rescousse et ressortis avec six sangsues collées à mes jambes comme de petits tubes de caoutchouc : on dut leur mettre du sel sur la queue avant qu'elles ne consentent à me lâcher. Les valets de ferme étaient au comble de l'excitation : l'un d'eux alla même jusqu'à éventrer un poisson du pouce et à le manger tout cru. Je me souviens aussi de la voie ferrée qui

1. « Les gitans du bois. »

My mother said :

I never should

Play with the gypsies

In the wood.

Ma mère disait :

Ne joue jamais

Avec les romanichels

Qui habitent les bois.

sur trois kilomètres reliait la gare à la briqueterie. Le terrain avait entre ces deux points une inclinaison qui approchait d'un pour cent. Les Italiens en profitaient pour charger les wagonnets de briques dans la cour de l'usine, se mettaient en bande et poussaient les bennes d'un grand coup d'épaule : en courant ils les accompagnaient ensuite sur vingt ou trente mètres jusqu'à ce qu'elles leur échappent enfin et filent toutes seules vers la gare.

Nous avions le droit d'escalader les chevrons du grand hangar et de sauter dans le foin élastique : petit à petit nous augmentâmes la hauteur de nos chutes. Quel plaisir nous prenions à sentir nos entrailles nous abandonner dans les airs ! Laufzorn possédait une cave où l'on entreposait de la bière et qui n'avait rien d'extraordinaire, mais un jour nous en visitâmes une autre : il fallait passer par la cour de la ferme pour y descendre. Seule une petite fenêtre en brèche l'éclairait et il y faisait fort sombre. Sur le sol se trouvait un énorme tas de pommes de terre qui, pour attraper la lumière, s'étaient couvertes d'une foule de longs germes blancs et tordus dans tous les sens. Dans un coin une grille fermait un obscur orifice : l'entrée d'un passage secret qui reliait la maison à un monastère en ruine, à un kilomètre de là, nous affirma-t-on. Une fois, mes oncles y étaient descendus, mais avaient dû rebrousser chemin après quelques instants car l'air y était rapidement devenu irrespirable. C'est alors qu'on avait installé la grille pour empêcher qu'on ne renouvelât la tentative au risque de n'en point revenir. Mais, j'y pense tout à coup ! ils devaient se moquer de nous ! Le trou ne conduisait sans doute qu'au fond d'une *garde-robe*¹, nom élégant que l'on donne aux fosses d'aisances du Moyen Âge.

1. En français dans le texte. Le mot *earth-closet*, que Robert Graves emploie ici, désigne une fosse où la terre pulvérisée remplace la chasse d'eau.

Lorsque nous sortions en voiture aux côtés de mon grand-père, il était acclamé aux cris de « *Grüss Gott, Herr Professor!* » par les hauts personnages de toutes les localités que nous traversions. Chaque village possède une auberge imposante dotée d'un terrain où les quilles tombaient avec fracas. On y voit aussi un grand maie rayé, telle une enseigne de barbier, de bleu et blanc, couleurs nationales de la Bavière. Pommiers et poiriers bordent toutes les routes : que de tels arbres fruitiers fussent abandonnés au public sans surveillance aucune nous étonnait beaucoup et nous ne pouvions comprendre comment le moindre fruit restait suspendu à leurs branches. Dans le Common de Wimbledon, malgré la farouche surveillance du gardien, il n'était pas jusqu'aux marronniers d'Inde qui ne fussent criblés de pierres et de bâtons (bien entendu, les marrons n'étaient même pas mûrs). Nous aimions beaucoup moins les crucifix qui, en Bavière, sont dressés au bord des chemins et où le sang et les blessures de Christ sont figurés de façon très réaliste. Tels des écriteaux, les images ex-voto des âmes nues plongées en purgatoire et qui grimacent de douleur au milieu de hautes flammes jaune et rouge ne nous ravissaient pas davantage. On nous avait certes appris à croire à l'enfer, mais nous n'aimions pas qu'on nous rappelât trop son existence.

Nous trouvions Munich sinistre : écœurants relents de bière, fumée de cigare ; dans les restaurants on mange au milieu d'un tapage infernal ; dans les trams et dans les trains les gens sont engoncés dans des vêtements trop chauds, ont un ventre énorme, et les employés ont toujours l'air féroce. Et puis, il y avait la morgue, endroit terrifiant que les enfants n'avaient pas le droit de visiter. Nous avons entendu dire que tous les notables y étaient transportés à leur mort : là, on les installait sur des chaises où, en habit de grand apparat, ils restaient assis pendant un jour ou deux. Un général conservait son uniforme ; la femme d'un bourgmestre portait

sur elle étoffes de soie et bijoux. Des ficelles étaient nouées à leurs doigts dont le moindre mouvement aurait ébranlé une grande cloche, au cas où, malgré toutes les précautions, il serait resté un souffle de vie dans le cadavre. Je n'ai jamais vérifié l'authenticité de ces dires, mais, à l'époque, y croire me suffisait amplement. Mon grand-père mourut environ un an après notre dernière visite : je l'imaginai à la morgue avec ses cheveux blancs et touffus, revêtu de la veste qu'il portait le matin, de ses pantalons à raies, sans oublier les décorations et le stéthoscope. « Peut-être, pensai-je, avait-il aussi un haut-de-forme, des gants et une canne posés sur une table à ses côtés. » Comme en un rêve, il tentait d'être vivant, mais savait pourtant qu'il était bien mort.

Le directeur d'école qui à Rokeby m'avait donné de la fêrue pour avoir oublié mes chaussures de gymnastique était passionné de culture allemande, sentiment qu'il tentait de faire passer dans l'école : que j'aie visité l'Allemagne et sache parler allemand me faisaient donc honneur. Dans les autres écoles préparatoires, on voulut bien m'excuser des liens qui m'unissaient à l'Allemagne ; quelquefois même on s'y intéressa. Ce n'est qu'à Charterhouse qu'on les considéra comme une atteinte à la société. À partir de quatorze ans, âge auquel j'entrai à Charterhouse, et jusqu'à ce que la guerre soit presque finie – à ce moment je commençais à avoir mes petites opinions –, ma vie ne fut que l'histoire de la répression forcée de tout ce qu'il y a d'allemand en moi. « Je suis irlandais », protestais-je avec véhémence, et j'organisais toute ma défense en faisant valoir que seule la nationalité de mon père devait théoriquement entrer en ligne de compte. Naturellement, convaincu que j'étais de la supériorité de l'homme sur la femme, j'acceptais en bloc tout le système patriarcal. D'ailleurs ma mère suivait à la lettre les termes « d'amour », « d'honneur » et d'« obéissance » contenus dans le contrat de mariage. L'éducation que reçurent mes sœurs fut

ainsi conçue que toujours elles regrettèrent de ne pas être des garçons, furent horrifiées à l'idée qu'on pourrait accorder aux femmes le droit de vote, et que jamais elles n'estimèrent pouvoir prétendre à une instruction aussi coûteuse que celle de leurs frères. En cas de difficulté, la décision finale revenait invariablement à mon père. «On ne peut monter à deux sur le même cheval sans que l'un soit derrière l'autre», disait ma mère.

Enfants, nous ne parlions pas très bien allemand et hésitions sur le genre des noms et les parties mineures du discours. Jamais nous ne sûmes lire alphabet gothique et écriture cursive. Notre connaissance intuitive de la langue était cependant si profonde qu'il me semble savoir mieux l'allemand que le français. Je lis pourtant le français presque aussi facilement que l'anglais, alors que je suis obligé de recourir au dictionnaire pour arriver péniblement à déchiffrer un texte allemand. Ces deux langues font appel en moi à des aspects bien différents de mon esprit. La langue française est une acquisition superficielle qu'il me serait très facile de perdre si je n'avais pas de raison de la parler de temps à autre.

5

J'ai passé une grande partie de ma jeunesse à Wimbledon. Nous ne nous séparâmes de la maison, qui était grande et se trouvait près du Common¹, que peu de temps après la fin de la guerre ; et pourtant peu d'incidents marquants me

1. Common ou vaine pâture : pré qui, au Moyen Âge, était à la disposition des villageois et qui, après la Renaissance, devint une sorte de parc à l'usage du public.

reviennent en mémoire qui aient eu ces lieux pour cadre, pour ne pas dire aucun. Il faut ajouter que dès l'âge de onze ou douze ans je fus toujours en pension et qu'à Pâques et pendant les grandes vacances nous allions à la campagne ; je ne revoyais donc Wimbledon qu'à la Noël et pendant un jour ou deux au début et à la fin des autres congés. Londres est à une demi-heure de distance, mais je ne m'y rendais que rarement. Jamais on ne nous emmenait au théâtre (même pas aux pantomimes) et, arrivé au milieu de la guerre, je n'y avais en tout et pour tout été que deux fois dans mon existence : et encore, je n'avais assisté qu'à des spectacles pour enfants, et ce grâce à la gentillesse d'une de mes tantes. Ma mère voulait faire de nous des hommes sérieux et que nous soyons capables de rendre des services utiles au genre humain. Jamais elle ne nous laissa entrevoir toute la bassesse du monde, ses intrigues et sa luxure : l'innocence était à ses yeux notre meilleure protection contre le vice. Elle censurait nos lectures avec le plus grand soin. Il m'appartenait de devenir un « homme bon » sinon un grand homme et l'on ne nous offrait que des plaisirs instructifs ou esthétiques : Kew Gardens, Hampton Court, le zoo, le British Museum ou le Muséum d'histoire naturelle. Je me souviens de l'émotion qui faisait briller les yeux de ma mère lorsqu'un jour, dans la salle du trésor du British Museum, elle nous annonça que toutes ces merveilles étaient notre propriété. Nous la regardâmes complètement abasourdis. « Oui, dit-elle, elles sont à la disposition du public et nous en faisons partie. Nous pouvons les contempler, les admirer et les observer aussi longtemps qu'il nous plaît. Si nous les avons chez nous, nous ne pourrions mieux faire. En outre, on pourrait nous les dérober. »

Nous lisions plus de livres que la plupart des enfants. Il devait y en avoir en tout quatre ou cinq mille dans la maison. Venait d'abord la bibliothèque vieillotte d'érudit que mon homonyme avait léguée à mon père : ami de Wordsworth, je l'ai

déjà dit, il avait porté à Felicia Hemans une amitié encore plus tendre. À ces volumes, il convient d'ajouter la propre collection de mon père, de la poésie surtout ; une armoire spéciale était réservée à la littérature anglo-irlandaise. Quant à ma mère, elle en avait enrichi le fonds à l'aide d'ouvrages pieux. On y voyait aussi les manuels que les éditeurs envoyaient à mon père dans l'espoir qu'il en répandrait l'usage dans les écoles publiques. Venaient enfin les romans et les livres d'aventures que mes aînés, frères et sœurs, avaient rapportés à la maison.

Ma mère nous racontait souvent des anecdotes sur les inventeurs et les médecins qui sacrifient leur vie pour ceux qui souffrent et nous parlait des pauvres qui réussissent à force de lutter et des saints dont la vie avait pris valeur d'exemple. Elle nous contait aussi la parabole du roi qui, propriétaire d'un très beau jardin, l'avait ouvert au public. Deux étudiants y pénétraient : le premier, dont elle ne parlait jamais sans un soupçon de dédain, trouvait des mauvaises herbes jusque dans les carrés de tulipes, mais l'autre (et là son visage s'éclairait) découvrait de splendides fleurs jusque sur les tas d'ordures. Il lui était difficile d'expliquer pourquoi Dieu permettait la guerre : aussi évitait-elle ce sujet autant qu'elle le pouvait. Ma première enfance fut assombrie par la guerre des Boers : mon frère aîné, Philippe, qui se prenait pour un Fenian¹, se faisait aussi passer pour pro-Boers, et une grande tension régnait souvent aux repas entre lui et mon père qui jamais n'eut en politique de positions extrémistes.

La maison de Wimbledon fut enfin vendue, ce qui résolut bon nombre de problèmes. Ma mère détestait jeter tout ce qui pouvait encore nous être utile (même lorsque cela était fort improbable) et, en vingt-cinq ans, les vieilleries avaient

1. Association révolutionnaire irlandaise formée en 1858 pour arracher l'Irlande à la domination anglaise. Le mot *Fenian* vient de Fenius, qui fut un roi légendaire d'Irlande.

eu tout le temps de s'accumuler. L'armoire à pharmacie était sans aucun doute le coin le plus riche en histoires de toute la maison. Personne n'aurait pourtant pu dire qu'elle était mal rangée : les flacons avaient tous leur bouchon de verre, mais ils étaient si serrés que seule ma mère, qui avait une excellente mémoire, était capable de reconnaître ceux du fond. Bien sûr, elle les passait périodiquement en revue et recollait des étiquettes sur ceux dont le contenu laissait subsister un doute dans son esprit : « Ce doit être la pommade pour l'oignon d'Alfred », écrivait-elle, ou : « Strychnine ? » Elle conservait même les remèdes spéciaux que l'on avait prescrits pour une scarlatine ou une coqueluche, en cas de rechute. Étiqueteuse acharnée, elle inscrivit un jour sur un de mes livres de prix : « Robert Ranke Graves a reçu ce livre pour avoir été le premier de sa classe en application et le second en composition. Il a également reçu un prix spécial en instruction religieuse : il était pourtant le plus jeune de sa classe. Écrit par son affectueuse maman, Amy Graves, en l'été 1908. » Les pots de confiture maison arrivaient sur la table munis d'une imposante fiche de renseignements. On pouvait lire sur un minuscule bocal : « Groseille à maquereau, citron et rhubarbe. On a ajouté un peu de groseilles achetées à l'épicerie. Nelly les a fait cuire. »

Trois « mots » et une histoire favorite de ma mère :

« Mes enfants, je vous demande, moi qui suis votre mère, de ne jamais faire tourner quoi que ce soit dans vos mains. Le roi du Hanovre s'est crevé un œil en faisant tourner une aumônière en perles dans sa main. »

« Mes enfants, je vous demande, moi qui suis votre mère, de faire attention lorsque vous montez les escaliers avec une chandelle. La bougie est un petit godet de graisse. »

« Il y avait une fois un Français qui mourut de chagrin de ne pouvoir devenir mère. »

Elle nous racontait aussi cette histoire à la lueur de la chandelle :

« Il y avait une fois une famille de paysans qui vivait dans le Schleswig-Holstein, contrée où tous les gens ont la bouche déformée. Un soir, ils voulurent souffler la bougie. La bouche du père était tordue vers la gauche, comme ceci ! Il essaya pourtant d'éteindre la chandelle, comme ça ! Mais il était si fier qu'il ne voulait se tenir que face à la bougie. Alors il souffla et souffla mais ne put éteindre la bougie. Alors la mère essaya, mais elle avait la bouche tordue vers la droite, comme ceci ! et elle essaya de l'éteindre, comme ça ! Mais elle était si fière qu'elle ne voulait se tenir que face à la bougie. Alors, elle souffla et souffla encore et toujours, mais jamais ne put l'éteindre. Et puis il y avait le frère qui avait la bouche tordue vers le haut, comme ceci ! et la sœur avec la bouche tordue vers le bas, comme ça ! et ils essayèrent à tour de rôle, comme ceci et comme ça ! Jusqu'au bébé idiot qui essaya. Mais il avait la bouche figée en un éternel sourire de béatitude, comme ça ! Heureusement la servante qui venait de Copenhague avait une jolie bouche parfaitement formée et ce fut elle qui l'éteignit. Avec sa chaussure. Comme ça ! pan ! »

Ces exemples montrent clairement tout ce dont l'écrivain qui est en moi lui est redevable. Elle m'apprit en outre à « dire la vérité et à repousser le diable ». Voici son exhortation biblique préférée : « Mon fils, quoi que tu entreprennes, mets-y toute ta force. »

Wimbledon a toujours été à mes yeux un endroit trompeur : ce n'était ni la ville ni la campagne. Mais c'est le mercredi, jour de réception de ma mère, que la maison offrait encore le plus navrant spectacle. Nous devons revêtir nos plus beaux atours pour aller manger des petits gâteaux au

salon où nous étions obligés de nous laisser embrasser et de nous bien conduire. Mes sœurs étaient de plus astreintes à réciter des poèmes. Aux environs de Noël, que nous célébrions à l'allemande, nous avions droit à une bonne douzaine de réunions d'enfants : une telle surexcitation nous rendait inévitablement malades. Je n'aime guère penser à Wimbledon.

Tous les printemps et tous les étés, à moins d'aller en Allemagne, ou en France comme nous le fimes une fois, nous nous rendions dans la Galles du Nord, à Harlech, où ma mère avait fait construire une maison. Avant que la circulation automobile n'atteigne la côte septentrionale du pays de Galles, Harlech était un lieu très calme et peu connu, même en tant que centre de golf. Le pays se divisait en trois parties : d'abord, le village proprement dit, au sommet d'une chaîne de collines abruptes qui s'élèvent à plus de cent cinquante mètres ; des maisons de granit couvertes de toits d'ardoise, percées de fenêtres aussi laides que les pignons qui les surmontent, des chapelles qui appartenaient à sept ou huit sectes différentes, quelques magasins qui suffisaient à en faire le centre commercial des petits bourgs environnants, et le château, un de nos terrains de jeux favoris. Il y avait ensuite la Morfa, sorte de plaine sablonneuse que la mer a laissée derrière elle en se retirant ; on en avait utilisé une partie pour aménager le terrain de golf. Mais, au nord, s'étendait encore une campagne sauvage dans laquelle nous partions, le printemps venu, à la recherche d'œufs de pluviers. La plage se prolongeait bien au-delà du parcours de golf, une plage couverte sur des kilomètres de sable bien dur, où la baignade n'offrait aucun danger et où les dunes nous permettaient de belles parties de cache-cache.

Quant à la troisième partie de Harlech, elle n'était pas plus visitée par les joueurs de golf que par les autres estivants, en fort petit nombre d'ailleurs. Les villageois eux-mêmes ne se rendaient que rarement dans ces terres désolées et rocailleuses qui, derrière le village, vallonnent le pays. Au fur et à

mesure que nous grandîmes, nous y allâmes de plus en plus fréquemment et délaissâmes peu à peu plage et terrain de golf. De temps à autre, on apercevait des fermes et des closeries perdues dans les collines, mais on pouvait très bien marcher pendant vingt ou trente kilomètres sans rencontrer la moindre route ou passer à proximité d'une exploitation agricole. Au début, nous ne partions jamais sans une bonne excuse : nous allions cueillir des myrtilles sur les hauteurs de Maes-y-Garnedd ; ou des airelles à Gwllawlyn ; ou ramasser, dans les ruines des villas romaines près de Castell Tomen-y-Mur, des tuiles d'hypocaustes où l'on pouvait encore discerner les empreintes du potier ; faire des bouquets de boules d'or sur les rives de l'Artro supérieur ; regarder les chèvres sauvages qui vivaient derrière les monts de Rhinog Fawr, les plus élevés de la chaîne suivante ; ramasser des framboises dans les halliers près du lac de Cwmbychan ou de la bruyère blanche sur une colline sans nom, bien au-delà des marches romaines. Mais rapidement nous n'explorâmes plus ces collines que pour la bonne raison qu'il était agréable de s'y promener. Leur côté terne et plat nous attirait plus encore que les couleurs de pacotille des Alpes bavaroises. Ma meilleure amie à l'époque, ma sœur Rosaleen, avait un an de plus que moi.

Ce pays (et je n'en sais de plus beau) semblait s'être affranchi des lois de la nature. Il était difficile d'y distinguer les changements de saison : le vent y soufflait toujours sur une herbe maigre, les cours d'eau y coulaient toujours clairs et limpides sur un lit de pierres noires. Sauvages et libres étaient les moutons des montagnes qui pouvaient se hisser par-dessus un mur de deux mètres, au contraire de leurs frères lourdauds et paresseux des Southdown qui ne faisaient que s'engraisser dans les prés aux environs de Wimbledon et dont la toison est d'un jaune sale. Lorsqu'ils étaient immobiles, on les confondait facilement avec les rochers couverts de lichens qui parsemaient le paysage. Peu d'arbres y poussaient, hormis

les noisetiers, les sorbiers, les chênes rabougris et les buissons d'aubépine que l'on trouvait dans les vallées. Là-haut, les hivers étaient toujours doux et les fougères et les bruyères de l'année précédente perdaient leurs couleurs certes, mais survivaient jusqu'à l'arrivée du printemps. Nous apercevions rarement des oiseaux, sauf un busard de temps à autre et des courlis qui tournoyaient au loin ; où que nous portions nos pas, il semblait que l'ossature même de la colline, qui était toute de roche, n'était qu'à quatre ou cinq centimètres sous le tapis de gazon.

Il n'y a en nous aucune goutte de sang gallois et nous n'avions guère envie d'apprendre la langue du pays, encore moins de nous faire passer pour des indigènes : nous avions pourtant de cette contrée une connaissance qui ne devait rien à la géographie. Le moindre éleveur de moutons que nous rencontrions par hasard nous apparaissait comme un intrus qui violait nos secrets. Une fois, Clarissa, Rosaleen et moi nous trouvions dans les collines les plus reculées où nous n'avions de toute la journée rencontré âme qui vive. Nous arrivâmes enfin au saut d'une rivière et découvrîmes deux truites posées sur la rive ; le pêcheur était à dix mètres de là en train de dégager sa ligne qui s'était prise dans un buisson d'aubépine. Il ne nous avait pas vus : sans faire de bruit, je m'approchai donc des deux poissons en rampant et glissai dans la gueule de chacun d'eux un brin de bruyère blanche à boules (nous avons passé tout l'après-midi à en ramasser). Après quoi, nous nous remîmes vite à l'abri. « On regarde ? demandai-je. – Non, répondit Clarissa, ce serait tout gâcher. » Nous rentrâmes chez nous et jamais plus n'en reparlâmes, pas même entre nous ; et jamais nous ne sûmes la suite...

Si nous nous étions trouvés en Irlande, nous aurions bien sagement appris l'irlandais et nous serions familiarisés avec les légendes locales, mais jamais nous n'allâmes en Irlande, une fois exceptée alors que l'on me portait encore dans les bras.

Au contraire, nous en vîmes à plus simplement considérer la Galles comme un pays dont l'histoire était trop ancienne pour permettre l'existence de légendes locales ; d'ailleurs c'est en nous y promenant que nous les inventions. Qui était couché sous la Pierre levée ? Qui avait vécu dans les ruines du camp de maisons circulaires ? Qui avait habité dans les grottes de la vallée où poussaient les grands sorbiers ? Nous décidions de l'identité de tous ces personnages sans hésiter un seul instant. Si au cours de mes séjours en Allemagne je m'étais déjà senti naturellement et humainement chez moi, je fis alors la découverte au-dessus de Harlech d'une paix profonde, intime et qui était en dehors même de toutes les contingences historiques ou géographiques. Le premier poème que j'écrivis lorsque je fus vraiment moi se rapportait à ces collines. (Le premier poème que je composai en tant que Graves fut l'habile traduction d'une satire de Catulle.)

Jamais notre père, qui était fort occupé et toujours un peu distrait, ne s'inquiéta de nous ; par contre, ma mère se faisait constamment du souci. Et pourtant elle nous donnait la permission de nous éclipser dans les collines dès que le petit déjeuner était terminé et ne se lamentait pas outre mesure de nous voir rentrer bien après l'heure du souper. Elle avait facilement le vertige, mais jamais ne nous empêcha de faire de l'ascension dans des endroits dangereux et jamais nous ne nous blessâmes. J'avais moi aussi tendance au vertige et je dus m'astreindre à un entraînement pénible et méthodique pour le surmonter. Nous faisons de l'escalade dans les tours et les tourelles du château de Harlech. Je me suis beaucoup maîtrisé pour parvenir à définir et dissiper mes angoisses. La peur de l'altitude fut celle dont je me défis en premier.

Dans le jardin de notre maison de Harlech se trouvait un lit de carrière qui m'offrait une ou deux ascensions faciles, mais peu à peu je m'en inventai de plus difficiles. En réussissais-je une qu'en proie à de violentes crispations nerveuses

je m'allongeais aussitôt en lieu sûr, dans l'herbe du pré qui couvrait le sommet. Un jour, je fis un faux pas sur un méplat et me serais tué tout de bon si je ne m'étais en quelque sorte improvisé une prise dans les airs d'où je me ruai jusqu'au sommet. Lorsque, peu de temps après, je revins observer l'endroit, il me souvint de la tentation de Jésus : prendre la liberté de se jeter du rocher pour se voir par les anges ramené en lieu sûr. Il semble pourtant que de tels incidents ne soient pas rares en alpinisme. Tel est le cas de mon ami George Mallory qui réussit une fois une ascension inexplicable du Snowdon (il devait plus tard disparaître alors qu'il n'était plus très loin du sommet de l'Everest). Il avait oublié sa pipe sur un méplat, au milieu d'un des précipices de Lliwedd. À quatre pattes il redescendit par un raccourci, la remit dans sa poche et remonta par le même chemin. Personne ne put d'ailleurs dire par où il était passé ; tout au plus découvrit-on le lendemain, lorsqu'on vint homologuer son record, une légère saillie qui suivait de façon presque continue le passage qu'il avait emprunté. Le règlement du Club d'alpinisme interdit que l'on donne à un itinéraire le nom de celui qui l'a découvert : seul est décrit son aspect topographique. À cette occasion, on y fit cependant exception et l'ascension fut ainsi enregistrée : « La pipe de Mallory, variante de l'itinéraire 22 ; voir carte ci-jointe. Cette escalade est absolument infaisable. Elle n'a été accomplie qu'une fois, au soleil couchant, par Mr G. H. L. Mallory. »

Je commencerai le récit de ma vie à Charterhouse School par l'évocation du dernier jour que j'y passai, une semaine avant l'ouverture des hostilités : avec Nevill Barbour qui était

alors major de l'école, nous parlions des sentiments que nous éprouvions. Nous convînmes tout d'abord qu'il existait sans doute des *public schools* encore plus stéréotypées que celle de Charterhouse et nous avouâmes que nous préférions ne pas le croire. Qu'il était ensuite impossible d'y remédier car le traditionalisme y était si enraciné que pour s'en défaire il eût fallu renvoyer élèves et professeurs sans distinction et repartir de zéro. D'ailleurs, c'eût été là une mesure encore insuffisante, tant les murs mêmes de l'école étaient imprégnés de ce que l'on appelait complaisamment l'« esprit » des *public schools* (nous n'y voyions quant à nous que la source même de tout le mal). Non, pour réussir, il aurait fallu tout raser, reconstruire l'école dans un endroit différent et lui donner un autre nom. Nous reconnûmes enfin que le seul regret que nous aurions de quitter ces lieux serait de ne plus jouir de la relative liberté dont nous avions disposé pendant cette dernière année où nous étions élèves de première¹. Nous devons tous deux poursuivre nos études au collège Saint-Jean, à Oxford, et ne voyions dans cet avenir qu'une répétition, un peu mieux orchestrée certes, de la vie que nous venions de mener à Charterhouse. Nous n'y serions que des bizuts et bien sûr nous nous refuserions à toute jovialité et n'accepterions en aucune façon de nous mettre au diapason de l'« esprit d'école », attitude qui, inévitablement, nous vaudrait des « descentes » aussi stupides qu'intempestives dans nos chambres ; sans compter qu'il nous faudrait sans doute nous mettre en colère, répondre par la violence, frapper et risquer de nous faire frapper en retour. Nous n'aurions pas la paix avant d'entrer en troisième année et nous nous retrouverions alors dans la même situation que maintenant, dans une situation à

1. *As members of the sixth form*: «élèves de première» n'est qu'une approximation, car il n'y a pas d'équivalence véritable entre la «sixième classe» et la «première» de nos lycées.

peu près identique à celle que nous avons connue pendant notre dernière année d'école préparatoire.

« En 1917, dit Nevill, un cachet officiel sera apposé au bas de toute cette misère. Nous aurons notre diplôme de fin d'études et il nous faudra encore être des "bleus" pour pouvoir un jour exercer quelque assommante profession.

– Exact, répondis-je.

– Bon Dieu, s'écria-t-il en se tournant soudain vers moi, je n'arrive pas à me faire à cette perspective ! Il me faut absolument mettre quelque chose entre moi et Oxford. Au moins, passer toutes les vacances à l'étranger. »

À mes yeux, trois mois ne pouvaient suffire. J'avais vaguement l'intention de m'embarquer.

« Tu te rends compte, me demanda Nevill, que nous avons consacré quatorze ans de notre vie à l'étude du latin et du grec, langues que l'on nous a enseignées de façon lamentable, et que nous allons remettre trois ans de ça ? »

Cependant, lorsque nous eûmes épuisé la liste de nos doléances sur Charterhouse, je lui fis ou il me fit – je ne m'en souviens plus – remarquer ceci :

« L'ennui, naturellement, c'est qu'à n'importe quel moment donné on trouve toujours au moins deux professeurs convenables sur les quarante ou cinquante que compte l'école et dix chics types parmi les cinq ou six cents élèves. Nous ne pourrons jamais les oublier et toujours nous aurons le sentiment qu'éprouva Loth en refusant de damner la ville de Sodome pour l'amour de dix personnes. Et dans vingt ans nous aurons oublié cette conversation et penserons que nous nous trompions et que peut-être tous nos camarades, mis à part quelques irrécupérables, étaient d'assez braves garçons. Nous dirons : "Ce que j'étais jeune et bête d'exiger une aussi impossible perfection", et nous enverrons nos enfants à Charterhouse par pure sensiblerie pour qu'ils connaissent tout ce par où nous sommes passés. »

Ne voyez pas en ces lignes une attaque contre ma vieille école et considérez que je ne fais que rapporter les sentiments que j'éprouvais alors. Sans doute n'appréciais-je pas à leur juste valeur le côté viril et l'aspect « formation du caractère » qu'on se plaît à relever dans l'éducation qu'offrent les *public schools* et dont on fait grand tapage. Un ancien Carthusian¹ tout à fait dans le ton m'assurait encore récemment : « L'esprit de l'école s'est amélioré du tout au tout depuis cette époque. » Comment d'ailleurs se pourrait-il qu'il en fût autrement ?

Je n'entrai en fait à Oxford que cinq ans plus tard, en 1919, alors que mon frère Charles, de quatre ans mon cadet, y était déjà en résidence, et n'obtins mon diplôme de fin d'études qu'en 1926, date à laquelle je fus rattrapé par mon frère John qui avait pourtant huit ans de moins que moi.

Dès l'instant où j'arrivai à Charterhouse, mon esprit fut plongé dans un accablement dont j'hésite à évoquer ici toute la mesure. J'eus pour ainsi dire l'impression de me retrouver au milieu des pommes de terre de la cave glacée de Laufzorn et d'être en plus une pomme de terre venue d'un autre sac. L'école abritait environ six cents élèves dont les préoccupations principales étaient de faire du sport et de se lancer dans de romanesques amitiés. Tous méprisaient le travail scolaire ; au contraire d'Eton et de Winchester, les boursiers n'étaient pas rassemblés dans un seul dortoir, mais éparpillés dans des groupes de dix et connus sous le sobriquet de « pros ». À moins d'être de bons sportifs, d'arriver à prétendre qu'ils détestaient le travail plus encore que ceux qui n'étaient point boursiers et d'être toujours prêts à aider ces derniers à la moindre occasion, ils « en voyaient de dures ». Comme par hasard, j'étais boursier, j'aimais vraiment le travail et fus très surpris et déçu par l'apathie qui régnait dans les salles d'étude. On me laissa à peu près tranquille pendant le premier trimestre car

1. Carthusian : ancien élève de Charterhouse.

la tradition voulait qu'on n'encourage ni ne tourmente les nouveaux. Mes camarades ne m'adressaient que rarement la parole sauf pour m'envoyer faire des courses ou m'indiquer sur un ton glacial qu'à tel moment j'avais transgressé les conventions établies.

Ce fut au deuxième trimestre que les ennuis commencèrent. Un certain nombre de circonstances contribuèrent tout naturellement à me rendre impopulaire : en plus du fait que j'étais boursier, je n'étais pas un sportif particulièrement remarquable et j'étais surtout toujours à court d'argent de poche. N'étant pas en mesure de me soumettre à la coutume qui aurait voulu que j'offrisse à mes compagnons des friandises achetées à la boutique du marchand de gâteaux de l'école, je ne pouvais non plus accepter qu'ils m'en offrent de leur côté. Quant à mes vêtements, bien qu'extérieurement conformes au modèle imposé, ils n'étaient pas faits sur mesure, pas plus qu'ils n'étaient taillés dans la meilleure qualité de drap que portaient tous les autres. De plus, je n'avais pas appris à les mettre en valeur. Ni mon père ni ma mère ne s'intéressaient en effet aux raffinements de l'habillement et à cette époque mes frères aînés étaient à l'étranger. Presque tous les pensionnaires qui logeaient dans mon pavillon, mis à part cinq boursiers, étaient des fils d'hommes d'affaires et appartenaient à une classe de la société dont je ne connaissais ni les intérêts ni les préjugés, n'ayant jusqu'alors jamais côtoyé que des enfants dont les parents exerçaient des professions libérales. En outre, je parlais trop à leur goût. Un autre de mes défauts était que, suivant la voie que m'avait tracée ma mère, j'étais toujours aussi innocent, pour ne pas dire prude. Je ne connaissais rien aux questions sexuelles les plus élémentaires et comprenais encore moins les subtils sous-entendus dont la conversation était constamment pleine et qui ne faisaient que m'horrifier, au point que bien souvent j'aurais voulu fuir.

Mais mon handicap le plus sérieux était mon nom. On m'avait en effet inscrit sur les registres de l'école de la façon suivante : «R. von R. Graves.» J'avais jusque-là cru que «Ranke» était mon deuxième prénom et le «von» que je découvris alors sur mon acte de naissance me fit perdre toute contenance. Les Carthusiens prenaient une attitude mystérieuse dès qu'on abordait le sujet du deuxième prénom et s'arrangeaient en général pour dissimuler ceux qui sortaient de l'ordinaire. Sans ce «von», j'aurais sans aucun doute pu faire passer le «Ranke» pour un monosyllabe d'origine anglaise, mais «von Ranke» sautait immédiatement aux yeux. À ce moment-là, les fils d'hommes d'affaires discutaient chaudement du danger et même de la nécessité d'une guerre économique contre le Reich. «Allemand», autant dire «sale Allemand» : le mot sous-entendait «marchandises de pacotille et à bon marché qui osent concurrencer nos produits industriels de bonne qualité». Et que dire de la menace militaire, du prussianisme, de l'inutile philosophie allemande, de ce fastidieux penchant pour l'étude, de cet amour de la musique, que dire enfin de tous ces traîneurs de sabres ? Dans mon pavillon se trouvait un autre élève au nom allemand et à qui l'on fit subir un traitement semblable au mien : il était pourtant aussi anglais de naissance que d'éducation. Par contre, il y avait aussi à l'école un petit Français qui, bien que mauvais sportif, devint rapidement très populaire : le roi Édouard VII s'était parfaitement acquitté des tâches que lui imposait l'*Entente cordiale*¹. Cette situation déplorable était encore aggravée par un anti-sémitisme assez sensible : quelqu'un fit courir le bruit que non seulement j'étais allemand, mais juif allemand.

Naturellement, je ne cessais de me proclamer irlandais, mais un petit Irlandais, qui m'avait précédé d'un an et demi dans la maison, mit en doute ces prétentions. Il prit même la

1. En français dans le texte.

peine de me blesser non seulement du point de vue physique, en répandant en signe de mépris des bouteilles d'encre sur mes cahiers, en se dissimulant dans les coins pour m'attaquer par-derrière ou en jetant de l'eau sur mon lit le soir venu, mais aussi en imposant de façon constante à mes chastes oreilles des propos orduriers qu'il trouvait sans doute humoristiques et en incitant tout le monde à se moquer du dégoût qu'ils faisaient naître en moi. Non sans humour, cette fois, il échafauda aussi toute une légende sur mon hypocrisie et mes dépravations cachées. J'en vins au bord de la crise de nerfs. Les responsables de dortoir devaient théoriquement maintenir l'ordre et veiller à la moralité des élèves dont ils avaient la charge, mais jamais ils n'intervenaient en cas de brimades contre les nouveaux. Je tentai de résister par la violence mais je me retrouvai seul contre tous, ce qui ne fit que multiplier les sarcasmes. Il eût probablement été plus sage d'opposer une résistance parfaitement passive. Je ne m'habituai aux conversations obscènes qu'au cours de mes deux dernières années et, soldat, il me fallut assez de temps pour m'aguerrir à ces paillardises et pouvoir répondre aux insultes sur le même ton.

On rapporte que G. H. Rendall, qui était alors principal de Charterhouse, prononça de façon tout innocente les paroles suivantes au cours d'une réunion de chefs d'établissement : « Chez moi, les élèves sont souvent amoureux, mais rarement libidineux. » En effet, peu de cas de penchants érotiques caractérisés lui parvinrent aux oreilles ; je ne me souviens en tout et pour tout que de cinq ou six gros scandales qui eurent lieu pendant ma scolarité à Charterhouse où les exclusions étaient peu fréquentes. Les responsables de pavillon ne savaient pas grand-chose de ce qui se passait dans les dortoirs car on avait éloigné leurs lieux de résidence de celui des pensionnaires. Et pourtant je suis tout à fait d'accord avec la distinction que fait Rendall entre l'« état

amoureux», c'est-à-dire le fait de tomber platoniquement amoureux d'élèves plus jeunes, et l'«état libidineux» ou désir adolescent. L'intimité qui régnait souvent entre garçons ne s'établissait que de façon assez rare entre un «grand» et l'objet de son affection – ce qui aurait gâché tout le côté romanesque –, mais s'instaurait presque toujours entre des élèves du même âge. Ils ne «s'aimaient» pas à proprement parler, mais usaient de leur ami comme d'un catalyseur commode à leur exaltation. L'atmosphère était toujours lourde d'amours feuilletonesques, type début de l'ère victorienne, que venaient encore attiser cynisme et vulgarité.

7

Arrivé au milieu de ma deuxième année, j'écrivis à mes parents en leur demandant de bien vouloir me retirer de Charterhouse car je ne pouvais supporter d'y vivre plus longtemps; dans le pavillon où je logeais on m'avait fait comprendre que j'étais un intrus et que l'on ne voulait plus de moi. Je leur donnai en secret quelques détails pour qu'ils prennent sérieusement ma demande en considération; mais, croyant sans doute qu'il était de leur devoir religieux de rapporter au responsable de pavillon tout ce que je leur avais écrit, ils ne respectèrent pas mon secret. Pas plus qu'ils ne m'avertirent de ce qu'ils comptaient faire. Non! ils se contentèrent de venir me rendre visite et de me rappeler les vertus de la prière et de la foi. Je devais tout endurer, dirent-ils, dans l'intérêt de... de quoi précisément, je l'ai oublié, de ma carrière peut-être. Heureusement, je m'étais abstenu de faire allusion aux mœurs sexuelles peu orthodoxes de mon pavillon, de sorte que ce soir-là, dans le discours que prononça le responsable de

pavillon après les prières, il ne fit que condamner les brimades de façon fort vague et nous apprit qu'il venait de recevoir une plainte émanant des parents d'un élève. Il en profita pour nous faire entendre qu'il n'aimait guère les rapporteurs ni qu'on se mêlât des affaires intérieures du pavillon. Mon nom ne fut pas cité, mais la visite que m'avaient rendue mes parents un jour de semaine suscita bon nombre de commentaires. On m'obligea à rester à Charterhouse où tous me traitèrent dès lors comme un mouchard. J'étais déjà dans l'aile réservée aux grands et possédais donc une chambre particulière. Mais il était impossible de la fermer à clef et elle fut l'objet de raids incessants. Je me vis même interdire l'accès du vestiaire collectif et dus ranger mes tenues sportives dans une cabine de douche désaffectée. Puis j'eus des troubles cardiaques et le médecin scolaire m'ordonna de ne plus jouer au football. En désespoir de cause, je décidai de simuler la folie, procédé qui de façon assez inattendue marcha fort bien. J'en avais eu l'idée en lisant un passage du Livre des Rois où l'on raconte que David avait «griffonné sur les murs de sa prison».

Qu'on n'aille pas pour autant accuser mes parents de trahison. Leur intégrité est au-delà de tout soupçon. Le trimestre suivant, je pris le train spécial pour me rendre à Charterhouse, mais arrivai trop tard à la gare de Waterloo pour acheter un billet et réussis tout juste à sauter dans un compartiment avant que le convoi ne s'ébranle. La compagnie des chemins de fer n'avait pas prévu un nombre suffisant de voitures et je dus faire tout le trajet debout. À la gare de Goldaming, je fus pris dans la cohue des élèves qui se ruèrent vers la cour pour attraper des taxis et le contrôleur des billets ne me vit même pas passer devant lui, de sorte que je n'eus rien à payer pour ce si désagréable voyage. Histoire de dire quelque chose dans la lettre que j'écrivis ensuite à mes parents, je leur contai l'aventure : aussitôt mon père prit sa plume pour m'adresser des reproches véhéments. Il ajoutait qu'il s'était même

donné la peine d'aller à la gare de Waterloo, d'y acheter un billet pour Goldaming qu'il avait ensuite déchiré... Quant à ma mère, ses scrupules pouvaient la conduire plus loin encore. Deux jeunes mariés en voyage de noces vinrent une fois passer la soirée avec nous à Wimbledon et repartirent en laissant derrière eux un paquet de sandwiches, dont deux étaient déjà à demi mangés. Ma mère ne s'empressa-t-elle pas de les leur faire suivre ?

Par la force des choses, je me repliai donc complètement sur moi-même et me mis à écrire des poèmes, ce que l'on considéra comme une preuve de folie encore plus flagrante que les brins de paille dont je piquais ma chevelure de façon fort affectée. Sur la foi d'un poème que j'avais soumis au *Carthusian*, la revue de l'école, on me pria d'adhérer au Cercle de poésie, organisme dont l'existence même avait quelque chose d'assez anormal au sein d'un établissement tel que Charterhouse : il comprenait sept membres inscrits. Les réunions du comité de lecture où l'on discutait des poèmes reçus avaient lieu une fois par mois chez Guy Rendall qui était alors professeur principal et qui est aujourd'hui directeur du collège universitaire de Hampstead. On trouvait au nombre des affiliés quatre élèves de première et deux jeunes garçons qui avaient un an et demi de plus que moi : aucun d'entre eux n'appartenait à mon pavillon. Les rapports d'amitié qui à Charterhouse liaient les élèves d'âge et de pavillon différents se limitaient à des rencontres de circonstance sur les lieux de travail ou pendant des parties de football ou de cricket qui ne leur laissaient guère de liberté : qu'ils soient parents ou qu'une fois rentrés chez eux ils découvrent qu'ils habitaient des maisons voisines ne changeait rien à l'affaire ; c'eût été aller à l'encontre des règlements que de pousser plus avant de telles relations. Quand bien même ils se seraient contentés de partager bien gentiment une partie de tennis ou de balle

au mur, ils auraient aussitôt déclenché des cris de désapprobation dont ils n'auraient jamais entendu la fin.

C'est dire combien l'amitié que je nouai avec Raymond Rodakowski, l'un des deux membres les plus jeunes du Cercle, rompait avec les traditions. Un soir, en revenant d'une des réunions, je m'entretins avec lui de la vie que je menais dans mon pavillon et lui appris qu'une ou deux semaines auparavant ma chambre avait été l'objet d'un raid au cours duquel on s'était emparé d'un des poèmes auxquels je tenais le plus pour l'épingler au tableau d'affichage de la Writing School : ce local servait de salle de séjour aux élèves des petites classes. Étant moi-même en seconde, je ne pouvais pénétrer dans ces salles et il m'était par conséquent impossible de reprendre mon poème. Raymond se montra très indigné et me prit par le bras : c'était la première fois que je rencontrais un être humain à Charterhouse.

« Quelle bande de fieffés salauds ! » s'écria-t-il.

Il ajouta que je devais reprendre mon calme et répondre à l'insulte de façon péremptoire car j'étais un bon poète et avais bon cœur. Je lui sus gré de ces paroles.

« On t'interdit de jouer au football ? dit-il. Pourquoi ne ferais-tu pas de la boxe ? On dit que c'est bon pour le cœur ! »

Je me mis à rire et lui promis de m'exécuter. Puis il me demanda :

« On ne te brime pas pour tes initiales ?

– Si, ils m'appellent sale Allemand !

– Moi aussi, j'ai eu des ennuis, continua-t-il, jusqu'au moment où j'ai commencé la boxe. »

La mère de Raymond était écossaise et son père, qui était polonais autrichien, avait participé à la fondation du champ de courses automobiles de Brooklands.

Très peu d'élèves s'adonnaient à la boxe. Située au-dessus de la boutique du marchand de gâteaux, la salle d'entraînement nous permit de commodes rencontres sans lesquelles

nous n'aurions pu nous voir qu'aux réunions du Cercle de poésie; je me mis à faire de la boxe de façon aussi sérieuse que féroce.

« Tous ces footballeurs et tous ces joueurs de cricket éprouvent une peur quasi superstitieuse du boxeur, me fit-il remarquer un jour, et ils attachent une telle importance à leurs satanés championnats interpavillons qu'ils refusent de boxer par peur de perdre leur belle prestance! Mais te souviens-tu de l'épopée Mansfield, Waller et Taylor? Voilà une saine tradition et qu'il convient de maintenir! »

Bien sûr que je me souvenais! Deux trimestres plus tôt, la Debating Society¹, dont le comité était composé d'élèves de première, avait tenu une réunion qui était restée célèbre. Bien que les débats fussent généralement assez ennuyeux, la Debating Society représentait avec le *Carthusian*, journal dont la rédaction était assurée par deux membres de ce même comité, l'aspect prétendu intellectuel de la vie de Charterhouse: ces deux organismes échappaient au contrôle des professeurs. Un samedi soir, en plein milieu de la réunion, les débats qui se déroulaient fort gentiment furent interrompus par l'entrée intempestive des *bloods*² qui faisaient partie des onze de football et de cricket. Ces *bloods* formaient la caste dirigeante de Charterhouse – même élève du premier cycle³, le dernier des joueurs du onze de football jouissait d'un prestige bien plus grand que le plus brillant des élèves de première et, en comparaison, même le titre de major de l'école n'avait

1. Debating Society: association ayant pour but l'organisation de débats ou de conférences contradictoires où les jeunes gens peuvent s'exercer à la parole. Il convient ici de noter que les activités parascolaires sont très développées en Grande-Bretagne.

2. *Bloods*: la jeunesse dorée.

3. Les *public schools* sont divisées en deux cycles: un cycle inférieur dont la dernière classe est l'équivalent de notre cinquième et un cycle supérieur qui va jusqu'à l'équivalent de notre première.

aucune importance. Cependant, les *bloods* et les intellectuels de la classe de première ne s'affrontaient jamais : les *bloods* n'auraient rien eu à gagner d'un tel heurt, et, quant aux intellectuels, ils étaient bien aises qu'on les laissât tranquilles. Cette invasion de *bloods*, qui venaient de remporter une victoire à l'extérieur sur les « Casuels » et rentraient à l'école passablement pris de bière, plongea donc les membres de la Debating Society dans une situation fort embarrassante. Ne s'étaient-ils pas imaginé d'interrompre la réunion en poussant des hurrahs de triomphe et divers cris d'oiseaux et de faire claquer les plieuses de revues sur la table ? Mansfield, qui était président du club, les rappela à l'ordre puis, voyant que le tumulte continuait, mit fin aux débats.

Les *bloods* crurent que l'incident était clos, mais là fut leur erreur. Quelques jours plus tard une lettre de protestation fut publiée dans le *Carthusian* contre la conduite qu'avaient eue certains « bébés du Premier Onze¹ » au cours d'une des réunions. Trois groupes d'initiales étaient apposés au bas du document : celles de Mansfield, de Waller et de Taylor. Ahurie par un acte d'une audace qui confinait au suicide, toute l'école s'attendait à voir Korah, Dathan et Abiram dévorés par les lions. Le chef de la section de football jura qu'il « balancerait » les trois signataires dans la fontaine de Founder's Court, mais pour une raison ou pour une autre ne mit pas sa menace à exécution. Le fait est que ces troubles s'étaient produits au début du premier trimestre et qu'il ne restait que deux joueurs licenciés du Premier Onze de l'année précédente (on leur adjoignit de nouveaux footballeurs licenciés au fur et à mesure que la saison avançait). Quant aux autres chahuteurs, ce n'étaient tout au plus que des embryons de *bloods*. Ce fut donc aux trois intellectuels de première et aux deux licenciés du Premier Onze qu'il revint de trancher la

1. Le Premier Onze ou onze de football.

question. Mais ces derniers comprenaient fort bien, et non sans une certaine crainte, qu'ils avaient affaire à un Mansfield champion de boxe de l'école, catégorie poids lourds, à un Waller qui était bon second dans la série poids moyens et à un Taylor dont mieux valait ne pas sous-estimer la force physique. Ce fut alors que, au moment même où ils cherchaient désespérément une tactique efficace, Mansfield décida de porter la guerre dans le camp ennemi.

Le code social de Charterhouse était fondé sur un système de castes des plus stricts, castes que l'on reconnaissait à certains signes distinctifs ou *post-te* : en l'occurrence de très légères différences dans la façon de s'habiller. Les nouveaux n'avaient aucun privilège ; dès le deuxième trimestre, on pouvait au lieu de l'ordinaire cravate en porter une tricotée ; un élève de deuxième année avait le droit de mettre des chaussettes de couleur ; quant à la troisième année, c'était elle qui conférait la plupart des plus hauts privilèges : celui de rabattre son col, d'avoir des mouchoirs de couleur, un manteau à grands rabats, etc. La quatrième année en donnait encore quelques autres, comme celui d'organiser des tombolas. Mais aux *bloods* étaient réservés des honneurs tout particuliers : entre autres, le port de pantalons de flanelle gris clair, de chemises à col cassé, de vestes fendues dans le dos, et le droit de marcher bras dessus bras dessous.

C'est ainsi que, le dimanche suivant, Mansfield, Waller et Taylor accomplirent l'acte le plus téméraire qui se puisse imaginer à Charterhouse. L'office débutait à onze heures du matin, mais les élèves étaient tenus d'arriver à onze heures moins cinq et de s'asseoir immédiatement. Les *bloods* avaient coutume de paraître et de gagner leurs places d'un pas lent et majestueux. Les professeurs faisaient leur entrée à onze heures moins une minute trente ; à onze heures moins une c'était le tour des choristes en surplis ; le directeur se montrait enfin et l'office commençait. Six cents paires d'yeux accompagnaient

invariablement le pauvre retardataire qui se faufilait dans la chapelle entre moins cinq et moins deux : son entrée était de plus saluée par des murmures et des ricanements destinés à lui montrer combien il était imprudent de prétendre, même en apparence, être un *blood*. Donc, ce dimanche-là, lorsque les *bloods* eurent déambulé avec leur belle assurance habituelle, se produisit un incident extraordinaire.

Magnifiques, en pantalons de flanelle gris clair, vestes fendues et cols cassés, les trois élèves de première remontrèrent lentement l'allée centrale, un œillet rose à la boutonnière. Ébahi et horrifié par un tel spectacle, tout le monde se retourna pour observer le capitaine du Premier Onze : il était blanc comme un linge. Mais déjà les professeurs étaient entrés, suivis du chœur, et bien qu'entonné dans la confusion l'hymne inaugural mit fin au malaise général. À la sortie, la chapelle se vidait toujours selon l'ordre de promotion, c'est-à-dire conformément à l'importance du travail fourni, ce qui faisait d'abord partir la classe de première. Mansfield, Waller et Taylor prirent ainsi une bonne avance sur les *bloods* qui du point de vue du travail avaient un rang plutôt médiocre. Au premier trimestre, la coutume voulait qu'après l'office du dimanche les élèves se retrouvassent à la bibliothèque pour potiner : ce fut donc à la bibliothèque que se rendirent Mansfield, Waller et Taylor. Chemin faisant, ils cueillirent un professeur bavard qu'ils traînèrent avec eux dans la salle et firent parler jusqu'à l'heure du repas. Les *bloods* se devaient d'agir sur-le-champ pour réussir un coup violent et audacieux, mais il leur était impossible de déclencher un scandale en présence d'un professeur. À l'heure du repas, Mansfield, Waller et Taylor s'en revinrent au réfectoire de leur pavillon tout en continuant de s'entretenir avec le professeur. Après quoi, ils ne se montrèrent jamais qu'ensemble et l'école, et surtout les élèves du premier cycle qu'irritaient les saintes règles de l'habillement, les promut

bientôt au rang de héros et commença à traiter les *bloods* de « grands flandrins ».

En désespoir de cause, le capitaine du Onze se plaignit à Rendall de cette violation des conventions de l'établissement et lui demanda la permission de faire respecter les droits des *bloods* à l'aide de sanctions disciplinaires. Rendall, qui était érudit et n'appréciait guère les traditions sportives, rejeta sa requête et lui fit valoir que les élèves de première méritaient des privilèges aussi élevés que ceux du Premier Onze et qu'à son avis ils avaient tout à fait le droit de poursuivre l'action qu'ils avaient entreprise. Le prestige des *bloods* s'en trouva fort affecté.

Sur le conseil de Raymond, je repris mon calme et à la rentrée suivante les choses allèrent beaucoup mieux. Mon principal persécuteur, le petit Irlandais, avait quitté l'école, victime d'une dépression nerveuse. Il m'écrivit une lettre hystérique dans laquelle il me supplia de lui pardonner, non sans ajouter aussitôt que, si je refusais d'accéder à sa prière, il avait encore un ami dans mon pavillon qui saurait m'en faire « voir de belles ». Je ne lui répondis même pas.

8

Je n'avais toujours pas d'amis sauf parmi les juniors du pavillon auxquels je ne faisais aucun mystère de l'antipathie que m'inspiraient les seniors¹ ; je trouvais en effet que dans l'ensemble les juniors étaient de braves garçons. Au cours des championnats de boxe et de gymnastique annuels, je disputai à la fin du dernier trimestre un combat en trois rounds contre

1. Junior: élève de seconde; senior: élève de première.